



*Première(s) page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 



LA DAME EN BLEU

Par William Le Queux

No 3

Traduit de l'Anglais par Armand Le Gay

Y III

LA VOIX

suite

Je me tus un instant, me demandant si je devais dire ce que j'avais sur le bout de la langue. Enfin la curiosité l'emporta et je lâchai étourdiment cette question :

—J'ai découvert une tête de femme décapitée, avec des cheveux blonds. Y a-t-il là un rapport quelconque avec la femme aux cheveux bruns ?

Ma question était de celles qu'on posait aux sorcières dans les temps passés.

—Vous le verrez, fit la voix pour toute réponse.

Et pourtant c'était là une promesse : restait à savoir si elle s'accomplirait ?

Cet échange de confidences avec l'inconnu était bien le plus étrange événement de toute ma vie. La voix chevrotante et cassée était celle de quelque personne d'un grand âge, mais appartenait-elle à un homme ou à une femme, voilà ce dont je ne pus arriver à me rendre compte.

—Que dois-je faire pour apprendre la vérité sur cette tragédie où la femme aux cheveux blonds a trouvé la mort ? demandai-je hardiment, car j'avais perdu maintenant toute ma timidité première.

—Soyez patient, constamment sur le qui-vive, et surtout ne perdez pas de vue

Publié en vertu d'un traité avec la Société des gens de lettres.

Commencé dans No du 26 février 1910.

la femme aux cheveux bruns, fut la réponse évasive et très vague que me donna la voix. Maintenant, brûlez la couronne de laurier et ne parlez à personne de ce que vous avez entendu ici. Dans la nuit du 21 juin, couronnez le buste de la Fiametta comme vous l'avez fait aujourd'hui, en signe que vous êtes seul et que je puis vous parler sans être entendu de personne. Alors vous apprendrez le secret. Mais, par-dessus tout, tenez-vous bien sur vos gardes, car vous êtes en danger, en danger de mort, je vous le répète. Au revoir.

Alors, sous mes yeux que je ne pouvais en croire, le buste de la gracieuse héroïne du "Décaméron," couronnée de laurier, se tourna vers moi avec le sourire moqueur et énigmatique de ses lèvres entr'ouvertes.

J'enlevai la couronne et, après l'avoir jeté dans le feu, je restai un moment absorbé dans mes pensées à regarder les flammes lécher en crépitant les feuilles vertes jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement consumées et réduites en cendres. Alors seulement je rallumai les bougies qu'avait apportées Burton, j'éteignis les autres dans les grands chandeliers d'argent, et je fis rentrer à sa place dans la muraille le contrevent d'acier capitonné que j'avais rabattu contre la porte et qui empêchait si bien tout bruit de pénétrer au dehors, dans le corridor.

Il tourna sur ses gonds, sans autre bruit que le déclin sec du bouton à ressort, et, une fois fermé, l'œil le plus exercé aurait été incapable de distinguer le moindre artifice dans la boiserie.

Enfin, je quittai avec un soulagement facile à comprendre cette chambre mys-

térieuse et m'en allai à petits pas, en traversant la grande salle silencieuse où descendaient du plafond les énormes lustres de cristal qu'on n'avait pas allumés depuis plus de cinquante ans, et où, au-dessus de la cheminée gigantesque, étaient sculptées dans la pierre les armes de sir Peter et de lady Hewerdine, au temps du roi Hal.

Une lumière solitaire brûlait tristement à l'extrémité de la salle, mais sa clarté était suffisante pour laisser voir que le parquet était encore ciré, tout prêt pour la gavotte ou le menuet, ou pour quelque danse plus moderne, comme la valse, tandis qu'au-dessus un balcon vide attendait les musiciens de l'orchestre.

Je m'arrêtai un moment à rêver aux gais souvenirs qu'éveillait cette vieille salle morose, aux brillantes fêtes de Noël ensevelies maintenant dans les poussières du passé, aux mariages célébrés avec tant d'éclat, à tant de joyeuses scènes dont les acteurs sont maintenant dans la tombe. Ces hautes murailles aux tentures sombres semblaient raconter avec l'éloquence muette des choses les brillantes scènes dont elles avaient été témoins, et les lourdes dorures du haut plafond chargé de peintures, semblaient encore lutter contre le temps pour lui disputer avec désespoir les restes fanés de leur antique fraîcheur.

Mes pas éveillèrent un écho mélancolique en traversant cette magnifique pièce, la même où l'infortunée Anne Boleyn avait séduit le roi par les grâces et sa danse, et ce fut avec un sentiment de malaise indéfinissable que je fermai derrière moi la porte, tout pensif, en m'en allant.

Cette voix ! Elle résonnait encore à mes oreilles. Chacune de ses paroles s'était

gravée profondément dans ma mémoire. Elle ne m'avait demandé qu'un peu de patience et je saurais tout.

Mais ce qu'elle avait ajouté sur le danger qui me menaçait, me causait une vive appréhension, bien justifiée. J'étais en danger à cause de la découverte que j'avais faite de la tragédie de Montague street; en danger parce que les assassins, quels qu'ils fussent, voulaient me fermer la bouche en m'envoyant emporter mon témoignage menaçant dans la tombe.

Je m'attardai à flâner encore dans le grand hall d'entrée, avec ses hautes fenêtres aux vitraux pleins d'emblèmes héraldiques et les nombreux trophées de chasse qui couraient le long des murs. Sur une grande console chargée de dorures, il y avait un énorme hanap, un de ces pots à bière en cuir comme on s'en servait à ces époques de grandes "beuveries", où l'hospitalité du château s'étendait à tous ceux qui venaient frapper à sa porte.

Sur le ventre rebonli de cette grosse chope, on pouvait voir la couronne royale et la date 1664 en caractères dorés.

Dans l'énorme cheminée brûlait un clair feu de bois et je m'arrêtai devant à regarder le plafond en voûte ogivale et, tout autour de moi, les curieuses collections d'armures et les panoplies d'armes ayant appartenu aux Cavaliers et aux Têtes Rondes du temps du Protecteur. Le parquet était recouvert d'épais tapis qui étouffaient le bruit des pas, avec ça et là jetés dans un désordre pittoresque, des peaux d'ours, trophées de chasse du colonel, quand il avait servi à l'armée, dans sa jeunesse, aux colonies.

Oui, sans doute, cette demeure était magnifique, mais son silence impressionnant me faisait passer le froid de la petite mort dans le dos. Cette voix cavernueuse, qui venait de je ne sais où, m'avait déclaré que j'étais l'homme désigné au couteau des assassins et m'avait recommandé par-dessus tout de me défier de l'épée de Damoclès invisible suspendu sur ma tête. Bien plus, elle m'avait dit de fuir comme la peste la femme aux cheveux bruns.

Voulait-elle faire allusion à cette femme que j'avais vue apparaître à la fenêtre de la salle à manger de la maison de Montague street, et dont les magnifiques yeux noirs m'avaient si fortement impressionné? Cela devait être, je le sentais instinctivement, car il me semblait impossible que la mystérieuse dame en bleu n'eût pas un rapport plus ou moins lointain avec la malheureuse jeune femme dont nous avions trouvé la jolie tête blonde dans ce lugubre carton à chapeau. Mais que pouvait bien signifier tout cela? Que l'inconnue de Montague street, filée d'une façon si énigmatique entre nos doigts, ne fût pas elle-même coupable de meurtre, cela j'en étais bien convaincu, quoique la victime eût crié que c'était une femme qui lui avait tendu ce piège mortel.

Je rentrai dans la bibliothèque, où Burton était en train de tirer les lourds rideaux de vieux reps rouges, après avoir fermé les volets.

— Le dîner est pour sept heures, dit le vieil intendant. Cela convient-il à mon-

sieur?

Je répondis par l'affirmative, sur quoi, après m'avoir fait son salut habituel, il sortit pendant que assis à la table de travail de mon oncle, je me mettais en devoir d'ouvrir les quelques lettres arrivées par le courrier de l'après-midi, en l'absence de M. Norreys.

Quelques-unes étaient adressées au "colonel Joseph Hewerdine, J.P." dans l'ignorance où se trouvaient de sa mort ceux qui les avait écrites. D'autres portaient pour suscription: "Aux héritiers du colonel Hewerdine": celles-là contenaient, pour la plupart, des factures. Une enfin, dans une enveloppe de deuil, m'était adressée à moi-même. Je la décachetai et trouvai qu'elle venait d'une maison de charbons en gros dont les patrons n'avaient pas perdu de temps à solliciter ma pratique.

Norreys revint une demi-heure avant le dîner plus obséquieux que jamais et tout plein d'excuses cérémonieuses. Sous ces dehors de politesse exagérée, il laissait percer, malgré son âge, l'homme de manières brusques et tranchantes qu'il était au fond vif, alerte et dur envers ses inférieurs.

Pendant que assis en face de moi dans le cabinet de travail il me racontait une discussion qu'il avait eue le matin avec un certain M. Winsworth, le régisseur, m'expliqua-t-il, d'une de mes propriétés, j'étudiais attentivement sa physionomie sans paraître m'apercevoir que, lui, de son côté, étudiait la mienne avec une égale curiosité.

Quoi qu'il en soit, j'en étais arrivé à me réjouir de sa compagnie, car cette étrange voix avait mis mes nerfs à une rude épreuve.

Quelle machination diabolique était en train je l'ignorais. En tout cas ce dont j'étais bien certain c'est qu'il ne pouvait en résulter que du mal pour moi

XIV

LE NOM DE TESLOFF

Le mois de décembre était passé; on ne pensait déjà plus aux fêtes de Noël, et la nouvelle année, avec son bagage de vœux et de bénédictions, s'avavançait lentement, sans amener rien de bien extraordinaire.

J'avais gardé ma chambre chez Mme Pearson, car il me coûtait vraiment trop de renoncer à l'hospitalité si confortable qu'elle m'avait prêtée pendant tant d'années. J'en avais donc fait mon pied-à-terre pour tout le temps que je passais à Londres; du moins, je crois que c'est là l'expression usitée en pareil cas pour une chambre à coucher. Je passai tout le mois de décembre à essayer d'éclaircir le mystère de Montague street; malheureusement, le seul moyen qui eût pu me donner une piste sérieuse, c'est-à-dire le secret de l'identité de la femme décapitée, était jalousement gardé par les autorités supérieures de la police, qui ne laissait transpirer aucune indication de nature à me

mettre sur la trace.

Pour Page aussi bien que pour Courtland, l'affaire atteignait un degré d'étrangeté extraordinaire, et encore, bien entendu, se trouvaient-ils dans l'ignorance la plus complète de ce fait que le petit vieux au paletot râpé de Montague street ou un homme qui lui ressemblait s'y méprendre était mon secrétaire. De son côté, la voix avec ses avertissements énigmatiques, jetait sur mes perplexités une confusion inexplicable. Ceux qui tenaient les fils de cette ténébreuse affaire avaient su si bien les emmêler que c'était à désespérer jamais de pouvoir les débrouiller.

Les dix détectives savaient que cette tragique situation m'intéressait à un tel point que je faisais des enquêtes pour mon propre compte et j'ai de bonnes raisons de croire qu'ils tournaient en ridicule mes incursions maladroites d'amateur sur le terrain policier. Pourtant la Voix m'avait promis le succès au bout de mes efforts et recommandé d'avoir de la patience, c'est pourquoi je poursuivais ma tâche tranquillement et avec une ardeur infatigable.

J'étais parvenu d'ailleurs à établir sur les locataires de la maison du crime quelques faits curieux qui n'étaient pas sans intérêt.

C'est ainsi que je découvris que dix-huit mois avant le drame, cette même maison avait été louée par un M. Vessel, qui avait donné comme référence à l'agence de location du Bedford Estate le nom d'un banquier, et dont il était fait mention dans le bail sous la qualification de "négociant, 117, Winchester House". Le terme avait toujours été payé très régulièrement, et suivant toute apparence, ce M. Vessel et sa femme étaient des gens très respectables. Cependant une enquête que je fis à Winchester House établit que les magasins étaient occupés par la même maison depuis de longues années, et on ne put trouver trace du nom de Vessel sur aucun des livres.

Néanmoins je poursuivis mon enquête avec une sorte de fureur sans me rebuter de rien. Je me remis à interroger les laitiers, les facteurs, les balayeurs de la rue, et j'appris d'eux qu'on n'avait pas vu M. Vessel depuis plus d'un an. Il résultait de cette constatation que la maison avait dû être probablement sous-louée à l'insu de ses propriétaires, qui recevaient régulièrement l'argent de leur terme par lettre de M. Vessel.

Je trouvai moyen de délier la langue de l'un des facteurs en lui donnant une pièce d'or d'un demi-souverain. Il me raconta alors que dans l'espace de neuf mois il n'était venu que trois lettres par la poste, toutes les trois adressées à M. Vessel. Le bon facteur trouvait cela bien étrange, quoique après tout, il y ait beaucoup de maisons dans la capitale où les facteurs n'aient guère l'occasion d'aller que pour porter des prospectus vaguement adressés au locataire.

Ce que je pus apprendre sur les locataires était bien peu de chose, mais ne faisait qu'augmenter encore mes perplexités.

Le laitier tout luisant avec sa casquette

et son tablier de cuir, me déclara que la maison dont il avait la pratique était habitée par un jeune ménage, une dame blonde et un monsieur brun, mince, toujours rasé de frais, des étrangers à n'en pas douter.

Pourtant en contradiction avec cette déclaration, le marchand de charbon ambulancier qui lui aussi avait la pratique de la maison m'affirma avoir toujours vu une vieille dame élégamment mise, avec un bonnet de dentelles, et qui était extraordinairement généreuse sur la question des pourboires.

— Vous n'avez jamais vu d'homme? demandai-je avec étonnement.

— Jamais, monsieur. Je crois que la Vieille dame vivait là toute seule, sans autre compagnie que celle de la bonne, une grosse fille rougeaudes dont je vois encore la figure ronde comme une pomme. Mais tout est fermé dans la maison, maintenant, monsieur. Les deux femmes doivent être parties.

— C'est ce que je pense, répondis-je.

Ainsi, le public n'avait pas la moindre idée de la sanglante tragédie qui s'était passée entre les quatre murs de cette maison aux airs tranquilles.

Ces dépositions contradictoires devinrent encore plus énigmatiques par la déclaration du fruitier, qui jura ses grands dieux que l'homme était vieux et la dame jeune. C'étaient à ne plus savoir qui croire, d'autant plus qu'aucune des descriptions si différentes que j'avais recueillies ne répondait soit au signalement du jeune homme que nous avions trouvé assassiné, soit à celui de la dame que j'avais vue à la fenêtre de la salle à manger.

D'où je conclus que l'un et l'autre n'étaient venus là qu'en visite.

Le petit vieux, qui ressemblait si étrangement à Norreys par ses habits, sa physionomie, cette ressemblance pour les faire passer l'un pour l'autre, n'avait pas été identifié et avait été enterré aux frais de l'assistance publique. Sa photographie, prise avant sa mort, était encore sur la née du bureau des détectives, au poste de police, parmi des centaines d'autres de gens également inconnus ou recherchés.

Chaque fois que j'entraîs en passant pour causer avec Courland, il me semblait voir les yeux clos de cette photographie qui ne pouvait être que celle de Norreys se moquer de moi, et j'aurais dénoncé sur l'heure mon secrétaire comme un personnage traître et suspect, n'étais que je craignais, en agissant ainsi, de me couper toute chance de succès dans mes enquêtes personnelles.

Où donc pouvait être ce Lionel du Devonshire Club? Ah! si j'avais pu seulement savoir son petit nom! Si faible qu'eût été l'indication, encore aurait-elle été bien précieuse et j'aurais donné cher pour la posséder.

Dans la liste des membres du club, je trouvai une douzaine de Lionels, et pourtant le portier à qui je montrai la photographie faite à l'autopsie du jeune homme assassiné dans la maison de Montague street, déclara formellement ne pas le reconnaître.

— Je suis certain que je n'ai jamais

vu cette figure-là parmi les membres du club, affirma-t-il. Voilà plus de vingt ans que je suis ici, et je puis me vanter que j'ai bien connu tous ces Messieurs.

Devant l'insuccès complet de mes tentatives d'enquête à Londres, après des semaines d'activité fébrile dépensée en pure perte, je me résolus à partir sur une autre piste et à essayer d'établir l'identité de la femme à qui les lettres d'amour étaient adressées, de la femme qui courait le monde sous le nom de Miss N. Tesloff. Il y avait deux endroits sur le continent où je pourrais apprendre la vérité, pour peu que la chance veulût bien me favoriser; à l'hôtel de Paris et à la pension de famille de Florence. Ténériffe se trouvait trop loin pour y songer à présent, mais si cela devenait nécessaire par la suite, j'étais bien décidé à pousser jusque-là, car je sentais plus que jamais que cette tragique affaire de Bloomsbury devait être liée intimement avec mon propre avenir.

C'est une chose étrange qu'à certains moments de notre existence nous soyons doués de double vue pour les événements de l'avenir, grâce à ces pressentiments instinctifs qui nous viennent d'un péril imminent. Tout d'abord j'avais été porté à ne pas tenir compte de cette voix étrange de l'inconnu que j'attribuais à un phonographe, pourtant à mesure que les jours se passaient, après avoir lu et relu les instructions du vieux colonel touchant le secret des Hewerdines, j'eus la conviction complète que mon propre avenir avait en jeu et qu'il me fallait absolument éclaircir l'affaire de Montague street pour déchirer le voile de mystère qui avait si soudainement enveloppé ma vie.

Je pris le bateau pour Paris, où j'avais déjà passé une fois un congé de quinze jours, du temps que j'étais dans ma maison de draperie. Sitôt arrivé, je me fis conduire directement à l'hôtel indiqué par les lettres trouvées sur le cadavre de Montague street et j'eus une entrevue avec le directeur, un homme à la barbe brune taillée en pointe et aux manières doucereuses.

Lorsque je lui eus exposé l'objet de ma visite, il pressa un bouton électrique et après avoir écrit le nom de Tesloff sur une feuille de papier, il la donna à un employé, avec ordre de faire des recherches immédiatement.

— Si monsieur veut bien se donner la peine de repasser dans une heure environ, il trouvera la réponse toute prête au bureau, ajouta-t-il en se levant pour prendre congé de moi.

Je passai anxieusement une bonne heure dans un bar américain, situé non loin de là et lieu de rendez-vous des Anglais et des Américains dans la capitale française. Tout en buvant à petits coups mon "Manhattan" je tuai le temps de mon mieux à bavarder avec Johnnie le garçon de bar, un petit Italien vif et remuant, aux fines moustaches noires dont la figure est si populaire parmi les habitués de ce bar. Enfin, fatigué d'attendre, je m'en retournai à l'hôtel chercher ma réponse.

Mais comme je m'y attendais bien les gens de l'hôtel avaient été avertis par

Slade, l'homme de Scotland Yard, de ne donner aucun renseignement, car l'employé de service au bureau me répondit :

— Nous avons fait des recherches, monsieur, mais nous n'avons jamais eu de voyageur du nom de Tesloff. Et pourtant nous avons feuilleté la table de nos livres d'entrées pendant les cinq dernières années, mais en pure perte. Croyez que nous regrettons infiniment de ne pouvoir vous satisfaire.

Je remerciai cet homme si poli, tout en le taxant intérieurement de mensonge, et après avoir traversé d'un pas découragé la grande cour d'entrée je me retrouvai sur les boulevards.

Il me restait Florence comme second point sur lequel devaient porter mes investigations, Florence la merveilleuse cité des arts dont j'avais tant entendu parler, mais que je n'avais jamais vue.

Si préoccupé que fût mon esprit de la ténébreuse tragédie dont le mystère s'épaississait autour de moi chaque jour davantage, je ne pus m'empêcher de trouver extrêmement agréable ma nouvelle situation de fortune qui me permettait de jouir entièrement de ma liberté et de voyager au gré de ma fantaisie. Il y avait encore pas mal de formalités à accomplir avant que je pusse entrer en possession complète de Twineham; néanmoins les exécuteurs testamentaires sur la suggestion de M. Brooks, mon avoué, m'avaient fait remettre une avance de cinq mille livres avec laquelle j'avais ouvert un compte en banque qui devait largement suffire à mes dépenses courantes.

Ce même soir, après mon entrevue avec le directeur de l'hôtel, je pris à la gare du Nord l'express pour l'Italie, via Modane. Je voyageai en wagon-lit jusqu'à Pise, la ville de la Tour penchée et là je changeai de train pour Florence, l'express continuant directement jusqu'à Rome.

L'aube pâle d'un jour d'hiver se levait pendant que le train filait à toute vitesse, avec un halètement de vapeur saccadé, à travers la magnifique vallée de l'Arno. Déjà on apercevait au loin la vieille cité avec ses toits rouges ses coupoles et ses tours, et chaque fois que le train traversait un des ponts jetés ça et là sur le fleuve, c'était un nouveau panorama de collines et de vallées, de vignobles et de plants d'oliviers qui se découvraient à l'oeil émerveillé de contempler ce même paysage que l'immortel Dante avait tant aimé.

Enfin, le train entra en gare et je me jetai dans un omnibus d'un hôtel de premier ordre bien connu.

Il était de trop de bonne heure pour commencer à procéder à une enquête dès mon arrivée. Je me mis donc au lit et je dois avouer que malgré mon impatience, je goûtai quelques heures d'un sommeil bien gagné. A mon réveil, je courus à la fenêtre dont j'ouvris tous grands les longs volets verts et je restai là à regarder la piazza Vittoria où la vie active et la circulation animée de la vieille cité italienne avaient déjà commencé.

L'hôtel un des plus modernes de Florence est fréquenté en majeure partie par des Anglais titrés, des nobles russes et français de riches Américains, des di-

plomates et des millionnaires. En un mot, c'est un hôtel, où, pendant la saison, en hiver, chaque voyageur représente quel qu'un de marque prince marquis, comte ou ambassadeur. C'est ce dont je pus me rendre compte en parcourant la liste des nobles hôtes de passage affichée dans un en vue dans le grand hall d'entrée au magnifique pavage de mosaïque.

Presque toutes les chambres étaient occupées, car la saison venait de commencer, et j'allais me rendre au bureau de l'hôtel, lorsque tout à coup un nom me sauta aux yeux à moitié de la liste, un nom dont la vue me coupa la respiration, comme si j'avais reçu un coup en pleine poitrine.

Ce nom était celui de miss N. Tesloff, accolé au chiffre 38 comme numéro de chambre.

Enfin, je l'avais donc trouvée! Toutes les précautions du ministère de l'intérieur pour empêcher d'établir son identité et faire disparaître toute trace du rôle étrange qu'elle avait joué dans cette énigmatique affaire de Bloomsbury, se trouveraient vaines maintenant. Je me rencontrerais fatalement avec elle face à face dans l'hôtel à table d'hôte, dans le salon public ou ailleurs, si je voulais seulement prendre sur moi d'avoir un peu de patience.

Il n'était que neuf heures du matin. Par conséquent, elle n'était pas encore descendue. Je pris un journal, j'allumai une cigarette, et je passai ainsi une bonne demi-heure dans la grande salle d'entrée à tuer le temps de mon mieux, lorsqu'il me vint à l'idée qu'elle pourrait bien sortir sans que je m'en aperçusse.

J'allai donc trouver le portier, tout charmé d'or, dans sa cage vitrée et je lui demandai en anglais :

— Avez-vous vu descendre ce matin miss Tesloff no 38?

— La signorina Tesloff, me répondit l'homme en mauvais anglais est partie pour Rome hier soir par l'express. Ah! je comprends! J'ai oublié d'enlever son nom de la liste des voyageurs. Excusez-moi, signor.

Partie! Elle était partie!

— Elle vient souvent ici n'est-ce pas?

— Très souvent, signor. Elle fait généralement un ou deux séjours ici chaque hiver avec sa femme de chambre.

— Elle voyage incognito, ajoutai-je. Sauriez-vous par hasard son véritable nom?

L'homme me regarda avec hésitation dans les yeux. Je compris qu'il savait le nom, mais qu'il ne voulait pas le dire. Je lui tendis un billet de vingt francs, mais il le refusa tranquillement en disant :

— Je regrette infiniment, signor, mais le nom de la dame est un secret pour tout le monde. Vous le donner serait me faire renvoyer d'ici. Il n'y a que le propriétaire de l'hôtel et moi qui le connaissons. Sa véritable identité n'est connue de personne autre et on la cache soigneusement.

— Mais au moins pouvez-vous me dire dans quel hôtel elle est descendue à Rome?

— Certainement, signor, au Grand-Hôtel.

tel.

C'est toujours là qu'elle descend, et j'ai même un petit paquet à lui envoyer à cette adresse.

Le Grand-Hôtel à Rome! Deux heures après cette conversation, je roulais dans l'express vers la Ville Eternelle, où j'arrivai une heure après la fin du dîner.

Oui, Elle était là. Sur la longue liste de gens riches et titrés je vis son nom; miss Natica Tesloff.

Sans perdre une minute, je montai à ma chambre et, après avoir passé mon habit, je descendis pour me mettre à la recherche de mon inconnue. Je fis un tour en flânant à travers les magnifiques salles de marbre blanc du Grand-Hôtel, fouillant de l'œil sans en avoir l'air le moindre de ces coins si confortablement arrangés où les hôtes s'étaient retirés après, diner pour se livrer au plaisir de la cigarette et d'une causerie intime. Il y avait partout de petits groupes d'hommes et de femmes élégamment vêtus à la dernière mode, une foule cosmopolite qui parlait toutes les langues, car le Grand Hôtel est certainement l'hôtel le plus polyglotte de tout Rome.

J'avais monté le grand escalier qui conduit au premier étage, lorsqu'à une table délicieusement installée dans un coin, je vis, à moitié caché par un palmier qui étendait sur lui ses larges feuilles en éventail, un homme d'un certain âge, en habit, confortablement renversé dans un long fauteuil de bambou. A ses côtés était assise une femme en ravissante toilette grise rehaussée de dentelles, le coude appuyé sur la table, et qui lui causait à voix basse sur un ton très animé.

En un instant je reconnus la figure de cette femme.

C'était bien la même que j'avais vue à la fenêtre de la salle à manger dans Montague street!

XV

LE GENERAL ME DIT QUELQUE

CHOSE

Je tournai vivement la tête de façon à ce qu'elle ne pût me voir, et, par un couloir, dont les épais tapis étouffaient le bruit de mes pas, je gagnai un autre escalier qui me ramena dans la grande salle d'entrée.

Se pouvait-il donc que cette même femme que j'avais vue paraître à la fenêtre dans une agonie de désespoir et de terreur fût actuellement la grande dame qui cachait son identité sous le nom de Tesloff?

Pour tenter la chance encore une fois en essayant d'obtenir une indication quelconque je m'adressai au portier allemand de garde à la lourde porte libre, au mouvement de va-et-vient incessant. Il me leva sa casquette galonnée comme il faisait à tous les entrants ou aux sortants, et je lui demandai en anglais s'il connaissait miss Tesloff.

— Certainement monsieur, me répon-

dit cet homme poliment. Elle est descendue ici et n'est pas pour la première fois, car elle vient souvent à Rome.

— Est-elle brune ou blonde?

— Plutôt brune, monsieur, répondit le portier, surpris de ma question. Elle vient de passer par ici il n'y a pas une demi-heure en sortant de la salle à manger. Elle portait une toilette grise et avait à diner un monsieur d'un certain âge.

— Un homme avec une barbe grise, épaisse et coupée très court et des cheveux gris taillés en brosse, raides comme des crins?

— C'est cela, monsieur.

— Est-ce un Anglais, savez-vous?

— Non, un Russe, je crois. Mais je ne suis pas sûr. En tout cas, c'est un étranger et il n'est pas descendu ici.

— La dame voyage incognito. Tesloff n'est pas son véritable nom, n'est-ce pas?

— Non, Monsieur. Je ne crois pas.

— Vous voulez dire que vous êtes bien sûr que non.

L'homme me regarda avec défiance et haussa imperceptiblement les épaules. Comme son confrère le portier de l'hôtel

Savoy à Florence, il devait être grassement payé pour garder le secret de l'identité de la belle voyageuse.

La première difficulté à surmonter était de ne pas perdre de vue un seul des gestes de la prétendue Miss Tesloff et de la surveiller étroitement sans risquer de me faire reconnaître moi-même. Je pouvais me flatter d'avoir fait là une découverte où Scotland Yard malgré l'habileté de ses agents avait échoué complètement. Pourtant je ne pouvais m'empêcher de convenir qu'il était bien extraordinaire que ces lettres d'amour adressées à elle-même eussent été trouvées en la possession du jeune assassiné.

Son amant, Lionel, quel qu'il pût être, l'avait aimée passionnément et leur séparation n'avait pu se faire sans un déchirement dont leur cœur avait cruellement saigné. Je me rappelais ces étranges paroles que j'avais entendues pendant la pluie derrière cette porte et je me souvenais aussi de la disparition presque miraculeuse des hôtes de la maison mystérieuse.

Quoi qu'il en soit, son attitude envers le vieux monsieur avec lequel je l'avais vue dans le salon me parut celle de la confiance la plus intime, et il me sembla deviner qu'elle le pressait de lui accorder quelque grande faveur. Elle l'avait invité à diner et emmené ensuite dans ce petit coin tranquille pour discuter avec lui quelque sujet d'une suprême importance. Mais pourquoi là, plutôt que dans son salon privé où ils auraient été mieux à l'abri des regards curieux et des oreilles indiscrettes?

Et puis, qu'était-ce que cette Natica Tesloff? Une Russe? Son nom semblait l'indiquer c'est vrai, mais elle-même ne m'avait jamais fait l'effet d'une étrangère. Sa figure d'une beauté vraiment remarquable, offrait d'une façon trop frappante pour s'y méprendre le type anglais dans toute sa pureté.

J'allumai négligemment une cigarette

et, affectant des airs de nonchalance étudiée et détachée de tout, je m'allongeai à mon tour sur un fauteuil de rotin et je commandai du café. J'espérais qu'elle ne tarderait pas à passer devant moi et qu'étant là aux premières places, je pourrais l'observer plus à mon aise.

Tout près de moi était assis un général anglais en retraite, que ses allures cosmopolites désignaient clairement pour un de ces Anglais aux migrations périodiques, qui quittent Picadilly avec les hirondelles et s'en vont comme elles chercher le soleil dans le Sud.

Nous liâmes immédiatement connaissance et j'appris que mon nouvel ami était un des plus vieux habitués de l'hôtel, et que comme tel il connaissait tout ce qui portait un nom présentable dans la colonie étrangère de la capitale italienne.

C'était ma première visite dans la Ville Eternelle et je n'en avais encore rien vu, sauf deux ou trois belles rues brillamment éclairées à l'électricité et encore n'avais-je fait que les apercevoir, emporté que j'étais au galop de l'omnibus qui m'emmenait à l'hôtel.

— Quoique nous ne soyons pas encore à Noël, la saison ici bat déjà son plein, remarqua le général entre deux bouffées de son cigare. Rome regorge de monde, et Dubois, le directeur, me disait, il n'y a pas plus d'une heure que l'hôtel était bondé.

Puis, nous en vinmes, de fil en aiguille, par une transition toute naturelle, à parler de l'Angleterre et de la vie anglaise comparée à la joyeuse vie d'un hiver passé dans ces pays de soleil. Le général me dit ses répugnances d'Anglais cosmopolite pour la Riviera, qu'il prétendait être un pays malsain et de réputation surfaite dont le succès se maintenait encore, grâce à une réclame effrénée et aux articles menteurs de journalistes achetés à prix d'or.

— Tenez! L'année dernière, à Nice, s'écria le vieil officier, une dangereuse épidémie de petite vérole a éclaté, dont le foyer était à Riquier, et notez bien que le foyer était à Riquier, et notez bien que les journaux ont eu grand soin de n'en pas dire un mot. Pourtant, il y eut des morts par centaines et le danger était devenu si menaçant qu'on avait envoyé des soldats pour détruire les logements insalubres. Vous n'irez pas me dire après ça que les Anglais ne sont pas fous de quitter leurs maisons saines et confortables pour venir habiter là au péril de leur vie et se faire voler par les plus rapaces propriétaires d'hôtels qui soient au monde. La Riviera est bien la plus grande fumisterie de l'Europe; on commence à s'en apercevoir et il n'y a rien d'étonnant à ce que l'Italie y gagne une popularité qui s'accroît d'année en année. Ici au moins on sait se conduire avec l'étranger.

Le vieux général était lancé, et il continua de parler longtemps sur le même sujet avec une verve intarissable. Evidemment, je lui avais procuré l'occasion d'enfourcher son dada favori, et il était si satisfait qu'il ne me fit grâce d'aucune des vexations que lui avaient fait souffrir ces "canailles de voleurs de Nice".

comme il les appelait, et qu'il désignait impitoyablement avec tous les autres hôteliers de la Riviera à la vindicte publique.

Pour mettre à l'épreuve les connaissances mondaines dont s'était vanté mon nouvel ami, je lui posai, sans avoir l'air d'y attacher autrement d'importance, quelques questions sur les gens qui nous entouraient.

Le grand monsieur mûce avec des lunettes d'or était sir Henry Curtis, le même qui avait donné tout dernièrement un quart de million aux hôpitaux de Londres. La grosse dame qui lui causait en ce moment était la comtesse de Bexhill. Plus loin, là-bas, en train de porter sa tasse de café à ses lèvres, se trouvait le vieux lord Whitewater, qui fut ministre de la marine dans les derniers temps du cabinet Gladstone. Près de lui était Batsou, le député radical de Dewsbury, et ces deux dames assises à une table voisine avec un jeune homme n'étaient autres que Mmes Payne-Morris, la femme et la fille du grand raffineur qui possède un hôtel dans Park Lane et qui a vu s'ouvrir devant lui toutes les portes de la haute société grâce au généreux appui que son père, le vieux Payne-Morris, avait prêté au parti conservateur.

— Mon cher monsieur, continua le général, tenez-vous le pour dit: vous trouverez toujours ici, pendant la saison, un nombre de membres du Carlton Club suffisant pour faire une majorité.

Il achevait à peine ces paroles que le grand vieux monsieur aux airs distingués et à la courte barbe grise, qui avait tenu compagnie à miss Tesloff pendant le dîner, passa devant nous, tout seul, en s'en allant.

— Sauriez-vous par hasard quel est ce monsieur? demandai-je vivement. Je me figure l'avoir déjà vu quelque part, mais je ne me souviens ni où ni quand, ajoutai-je aussitôt pour détruire les soupçons qu'aurait pu faire naître ma question.

— Cet homme! s'écria le vieux général en ajustant son monocle. Ma foi, il n'est pas difficile de vous satisfaire. C'est un Russe nommé Jakovski ou quelque chose comme cela. Je l'ai déjà rencontré à Aix l'année dernière et auparavant à Florence et dans nombre d'autres villes. Il semble connaître tout ce qu'il y a de mieux dans la haute société russe, et pourtant cette même société a l'air de le mépriser quelque peu.

— Comment le savez-vous? demandai-je.

— Eh! bien, voilà: un jour, à Erisa, j'étais en train de causer à une dame russe lorsque notre homme vint à passer. Il salua profondément la dame, qui lui répondit à peine par une froide et sèche inclination de la tête, et quand, très étonné, je lui en demandai la raison, elle me fit cette réponse vague et évasive: "Il y a des gens dont on n'aime pas à être connu." Et ce fut tout. J'en conclus que le personnage en question n'était pas exempt d'une certaine distinction native, mais qu'il devait y avoir une tare dans sa position sociale, comme il arrive pour beaucoup de gens qui sont forcés de passer leur vie à l'étranger.

— Il y a aussi une jeune personne du nom de miss Tesloff, ici, dis-je. La connaissez-vous, par hasard?

— Comment, mais je ne connais qu'elle! Une très jolie personne brune, anglaise malgré son nom étranger. Elle n'a d'habitude qu'une femme de chambre avec elle, mais elle se donne du plaisir pour quatre et elle s'amuse surtout énormément aux bals de l'hôtel. Il n'y a pas de sauterie sans elle, et la moitié des jeunes gens d'ici en sont amoureux fous. Pourtant les plus méchantes langues ne lui connaissent pas le moindre flirt. Elle est immensément riche aussi, à ce que l'on dit. Du moins on a parlé plusieurs fois de donations princières qu'elle aurait faites aux œuvres de charité de Rome, il est assez étrange toutefois qu'on ne lui connaisse pas d'autres amis hommes qu'une espèce d'étranger d'aspect vulgaire et de basse extraction probablement, un individu aux dents jaunes et aux regards fuyants qui vient et disparaît sans faire de bruit. Cet homme-là est une énigme.

— Se trouve-t-il ici en ce moment?

— Je ne l'ai pas encore vu, répondit mon compagnon.

Mais rien d'étonnant à cela, car il se tient toujours dans l'ombre. Il n'est jamais descendu à l'hôtel, quoique les mauvaises langues prétendent qu'il soit le frère de la jeune miss. En tout cas, il a toujours soin d'éviter ses amies, mais on affirme qu'il a avec elle de longues conversations secrètes dans le silence de son salon particulier.

— Est-ce un de ces individus, sales, mal mis, pas présentables? demandai-je.

— Oh! pas du tout. Il est au contraire très bien mis, soigneux de sa personne, toujours tiré à quatre épingles, et je ne serais pas du tout étonné que ce fût quelque officier étranger. D'ailleurs, si vous restez ici assez longtemps, vous le verrez sûrement. Je donnerais ma tête à couper qu'on n'aurait pas bien loin à chercher pour trouver l'endroit où il se cache, fit le général en riant et il ajouta: l'année dernière des jeunes gens avaient déclaré qu'ils étaient retenus de faire leur cour à la jolie miss autant qu'ils l'auraient voulu par la crainte de recevoir quelque nuit un bon coup de poignard de la main de son chevalier ténébreux. Vous voyez l'idée qu'on se fait de l'individu.

— Vous ne savez pas son nom?

— Humbert, je crois, mais je n'en suis pas absolument certain.

Les paroles du général me replongèrent dans un abîme de perplexités. Lui, sans s'en apercevoir, continuait de me dire que partout où il s'agissait de plaisirs mondains on était sûr de trouver Natica Tesloff au premier rang des organisateurs, qu'elle se faisait remarquer entre toutes les femmes pour la plus intelligente et la plus gaie, qu'elle dansait à ravir et qu'elle aimait tous les jeux à la folie.

J'écoutais parler mon interlocuteur avec un étonnement croissant, plus indécis que jamais sur la conduite que je devais tenir. La beauté de miss Tesloff était si remarquable qu'il lui serait très diffi-

cile de cacher longtemps son identité, mais, enfin, qui donc pouvait-elle bien être pour que le ministre de l'intérieur lui-même crût devoir prendre tant de peine pour empêcher de connaître son véritable nom?

C'était une chose inouïe jusque-là dans les annales de la police de Londres qu'une enquête à huis-clos, sur ordre express du ministère, et cette façon de procéder dans le plus grand secret ne permettait pas de mettre en doute qu'il y eût là-dessous quelque puissante raison d'Etat qui nous échappait.

J'entendais toujours résonner à mon oreille ces paroles et ces cris de terreur poussés dans le hall de la maison de Montague street; je me rappelais ce terrible regard d'angoisse et de désespoir que m'avait jeté l'inconnue en m'apercevant debout sur la porte d'entrée en train de l'observer.

Et cet homme, qui ressemblait si étrangement à M. Norreys, cet homme, qui était mort empoisonné avec de l'antimoine quelques heures après, quel rôle avait-il joué dans la sanglante tragédie?

Ma tête se perdait.

Le vieux général loquace qui vivait au régime de la "pension", rebouchait soigneusement la bouteille de Saint-Julien entamée après chaque repas et griffonnait le numéro de sa chambre sur l'étiquette, en continuant de bavarder sur le même sujet, sans se douter des étranges pensées qui me traversaient l'esprit.

Pourquoi cette conversation si animée de miss Tesloff avec ce Russe entre deux âges que les gens comme il faut rougis-saient de connaître?

Il sautait aux yeux que son attitude avait été celle d'une femme qui demande une faveur, tandis que lui, avec ses airs distingués, à demi allongé sur son fauteuil de rotin, l'écoutait en fumant sans se laisser fléchir.

Il l'avait quittée sans lui avoir accordé ce qu'elle demandait, très probablement. Autant que je pus en juger par sa face mince et étroite, le cœur de cet homme devait être un cœur de pierre, que la supplication la plus émouvante d'une femme ne saurait jamais toucher.

Je me levai et je flânai pendant plus d'une heure dans les différentes pièces de l'hôtel, mais sans rien voir davantage de mon inconnue. Il devenait évident qu'elle avait dû se retirer dans le magnifique appartement qu'elle occupait.

Le lendemain, comme je l'attendais avec une impatience fébrile, je la vis, élégamment vêtue de noir, descendre, vers onze heures, avec sa femme de chambre, sauter dans un fiacre et se faire conduire dans la direction du Corso. Je la suivis, et j'arrivai juste à temps pour la voir entrer dans un grand palais fort ancien, aux airs sombres et majestueux, près de la porte del Popolo.

Un portier chamarré d'or sur toutes les coutures de sa somptueuse livrée bleu ciel se précipita pour ouvrir la porte à deux battants devant elle, en même temps qu'il saluait jusqu'à terre.

Evidemment, ces marques de respect ne s'adressaient pas à une inconnue.

—Qui habite ce palais? demandai-je à mon cocher de fiacre, qui s'était arrêté prudemment à une raisonnable distance.

—Mais c'est l'ambassade de Russie, signor, me répondit-il.

XVI

LA DAME EN BLEU

L'ambassade de Russie! Je devais m'y attendre, Tesloff était un nom russe destiné à cacher quelque autre nom connu.

Il ne m'en fallait pas davantage pour reconnaître tout de suite que la raison pour laquelle le ministre avait interdit la publicité des débats dans cette passionnante affaire de Montague street était ni plus ni moins une raison diplomatique.

La femme de chambre entra après sa maîtresse en saluant d'un petit coup de tête familier le magnifique portier qui ne paraissait pas lui en imposer beaucoup malgré ses grands airs et ses dorures. Puis la porte se referma sur les deux femmes et le fiacre qui les avait amenées s'éloigna lentement comme s'il ne pouvait se décider à s'en aller.

Bien décidé que j'étais à attendre la sortie de la dame et à ne pas perdre de vue un seul de ses mouvements, je renvoyai mon fiacre après l'avoir payé et j'entrai dans une petite boutique de pâtisserie presque en face de l'ambassade. C'était en même temps un petit salon de thé très fréquenté sur les quatre heures par les élégants de Rome qui y menaient joyeuse vie. Mais à cette heure de la journée le salon était encore entièrement vide, ce qui ne m'empêcha pas de m'asseoir et de me faire servir un vermouth. Tout en buvant à petits coups, je liai conversation avec le garçon sans quitter des yeux l'entrée de ce haut bâtiment aux airs de prison qui fut autrefois le palais d'un prince romain et sert maintenant de résidence à ce noble vieillard aux cheveux blancs qui est l'ambassadeur du tsar au Quirinal.

Une heure entière s'écoula sans que je visse reparaitre la belle visiteuse. Le coup de canon qui annonce midi avait déjà éveillé les échos de la ville et les centaines de cloches de la vieille cité s'étaient mises en branle pour lui répondre à l'unisson, comme cela se passe dans toutes les villes d'Italie à la même heure. Mais la prétendue miss Tesloff ne sortait toujours pas. Il y avait bien des allées et venues fréquentes de jeunes gens très élégants, des secrétaires ou des attachés évidemment; seule, la personne que j'attendais s'obstinait à rester invisible.

Je flânai à droite et à gauche pour tuer le temps dans les étroites rues environnantes; j'espérais ainsi tromper à la fois mon impatience et ma faim, mais, comme il devenait trop évident que mon inconnue allait rester à déjeûner, je pris mon parti de rentrer chez le pâtissier où je m'offris un bon pâté de viande que je dévorai à belles dents malgré mon énerve-ment.

Ce ne fut qu'à deux heures et demie passées que la porte de l'ambassade se rouvrit enfin pour livrer passage aux deux femmes que j'attendais. Le gros portier en livrée bleu et or venait de leur héler un fiacre où il fit monter la maîtresse et la suivante en saluant plié en deux jusqu'à terre, et elles s'éloignèrent rapidement dans la direction de l'hôtel au grand trot de leur attelage.

Jusqu'à présent, je n'avais pas été vu. C'était un avantage que je désirais conserver. Je voulais épier tous les mouvements de mon inconnue sans courir la chance qu'elle pût me découvrir. Elle remonta à sa chambre, changea rapidement sa toilette de visite pour une jolie robe d'après-midi, et toute emmitouflée de riches fourrures, elle redescendit avec une dame d'un certain âge qui me parut devoir lui servir de chaperon. Une victoria de maître les attendait à la porte de l'hôtel; elles y montèrent et se firent conduire au Pineio, qui est, sur les quatre heures, la promenade à la mode de la Ville éternelle.

Pour ne pas attirer l'attention de la belle promeneuse, en passant près d'elle dans un fiacre, je me fis descendre sur le "passezzio" et je m'arrêtai à flâner dans les contre-allées sous les grands chênes verts, amusé au joyeux babil de toute la haute société de Rome, qui semblait s'être donné rendez-vous là. C'était un des spectacles des plus pittoresques de toute l'Europe que cette brillante réunion par un bel après-midi d'hiver des représentants les plus distingués du monde cosmopolite. Du haut des jardins magnifiques qui couronnent la colline jusqu'à l'endroit où je me trouvais se déroulait un immense panorama de la vieille cité où le Tibre serpente entre des ruines éternelles avec la grosse tour ronde de Saint-Angelo et le dôme superbe de Saint-Pierre, dont le dessin s'accusait en vigueur sur la gloire pourpre du soleil couchant.

Tout autour de moi ce n'étaient que femmes plus élégantes et mieux mises les unes que les autres, hommes aux allures distinguées et tirées à quatre épingle, officiers italiens en brillants uniformes, diplomates, hommes d'Etat, députés et princes en un mot, tout ce qui ne semblait vivre que pour la joie lumineuse de ce splendide coucher de soleil d'hiver, tandis que, sur la chaussée, c'était un défilé lent et ininterrompu de magnifiques équipages, presque aussi beau que celui de Hyde-Park chez nous.

L'énigmatique beauté que j'étais en train de surveiller avec tant de patience connaissait évidemment beaucoup de monde, car je ne saurais dire le nombre de dames et de messieurs au salut desquels elle répondit par une gracieuse inclination de la tête. Je vis aussi plus d'un officier la saluer et recevoir d'elle un aimable sourire en signe de reconnaissance. Quant à la dame âgée qui s'était assise à ses côtés, elle restait immobile, d'une raideur glacée, les mains jointes sur la couverture verte de la voiture et le nez en l'air, comme si son rang dans le monde était bien trop élevé pour daigner s'apercevoir des humbles marques de déférence de ses in-

fériers.

J'étais bien décidé à épier la fausse miss Tesloff pendant toute la journée sans en être vu; puis, le soir, à l'hôtel, je brusquerais la rencontre en me présentant à elle au moment où elle s'y attendrait le moins, et je me ferais reconnaître. Je comptais beaucoup sur les effets de ce coup de théâtre imprévu pour juger par moi-même si c'était là vraiment la femme qui avait trahi le malheureux jeune homme de Montague street ou celle qui avait essayé de le sauver.

Les deux femmes avaient déjà fait plusieurs fois le tour des jardins publics du Pincio et leur voiture descendait lentement la colline, au tintement des grelots de ses chevaux, pour revenir à l'hôtel, tandis que je la regardais du haut de la terrasse qui domine la ville.

Ah! elle était vraiment belle, cette femme mystérieuse et inquiétante, d'une beauté ensorcelante qui dépassait de beaucoup celle de toutes ces femmes, si jolies pourtant, réunies là sous mes yeux, et d'une grâce qui trahissait clairement son origine patricienne, malgré l'incognito. Mais qui donc dans cette foule brillante et heureuse de vivre, grisée de propos joyeux et pétillants d'esprit, qui donc aurait pu se douter, en voyant cette figure angélique et ces yeux rieurs, que la même femme venait de passer, et n'y avait pas encore bien longtemps, par toutes les angoisses de la terreur en assistant—en prêtant les mains, peut-être—à un crime secret et abominable resté impuni?

Ce soir-là mon espoir fut déçu, car, au lieu de dîner à table d'hôte, comme j'y avais compté, miss Tesloff se fit servir chez elle. Il ne me restait plus que cette chance qu'elle sortit de son appartement à l'heure du café pour venir passer la soirée à causer avec d'autres pensionnaires de l'hôtel, ce qui était dans ses habitudes, comme je l'avais appris.

Mon ami de la veille, le vieux général, m'accapara après le dessert et je dus me résigner à m'asseoir et à fumer près de lui, tandis qu'il m'entretenait sur son chapitre favori qui pouvait nous mener loin, je le savais par expérience.

Heureusement, au bout d'une demi-heure je trouvai un prétexte honnête pour échapper à ce bavardage à jet continu, et je partis à la recherche de ma mystérieuse Russe.

En arrivant devant la porte vitrée du petit salon, le cœur ne me fit qu'un saut dans la poitrine, car je l'aperçus assise à un petit bureau dans une toilette de soirée noire qui faisait ressortir la blancheur et la perfection de son cou et de ses bras. Heureusement il ne se trouvait personne à ce moment-là dans la pièce, et ne voulant, à aucun prix, perdre une pareille occasion, je poussai vivement la porte et j'entraî.

Lorsque je fus tout près d'elle, elle leva les yeux de dessus la lettre qu'elle était en train d'écrire, mais dès que ses yeux eurent rencontré les miens, ses lèvres s'agitèrent convulsivement et sa figure subit une étrange transformation.

Une pâleur livide se répandit sur ses joues, ses yeux semblèrent prêts à sortir

de leurs orbites, et la plume qu'elle tenait lui tomba des mains.

—Miss Tesloff! dis-je en mettant dans ma voix autant de respectueuse politesse que je pus, mais en même temps avec une gravité solennelle, miss Tesloff, nous nous sommes déjà rencontrés. Vous souvenez-vous dans quelles circonstances?

Elle se souleva à demi avec une expression de terreur qu'elle ne parvint pas à cacher.

—Alors vous me reconnaissez? répondis-je. Aussi bien que je vous reconnais moi-même?

Elle s'était levée tout à fait et se tenait toute tremblante devant moi. Elle avait au poignet un bracelet d'or avec une clochette qui rendait un tintement argentin à chacun de ses mouvements. Je reconnus ce tintement pour le même bruit que je n'avais pu m'expliquer en l'entendant pour la première fois derrière la porte, dans le hall d'entrée de la maison de Bloomsbury.

—Que voulez-vous? demanda-t-elle d'une voix rauque. Vous m'avez poursuivie jusqu'ici, traquée comme une bête fauve. Quelles sont vos intentions? Dites-le-moi.

—En tout cas, répondis-je vivement, mon intention n'a jamais été de faire un scandale publiquement dans les salons de l'hôtel. Vous pouvez m'en croire sur parole. Ce que je désirerais seulement, et cela dans votre intérêt, je vous le jure, ce serait que vous me fissiez l'honneur de m'accorder une entrevue chez vous, où nous puissions causer sans crainte d'être entendus de personne.

—Et pourquoi faire? demanda-t-elle. Que voulez-vous de moi??

—Je veux vous offrir toute l'aide dont je suis capable, répliquai-je. Je ne suis pas venu à vous en ennemi, bien au contraire, je veux être votre ami, si toutefois vous voulez bien le permettre.

—Mon ami! répéta-t-elle en écho, d'une voix blanche où perçait le doute et l'étonnement. Mon ami! Pensez-vous réellement ce que vous dites?... Vous!

Je répétai résolument mon affirmation, quoique ses craintes m'eussent à moitié convaincu qu'il n'y avait guère de doute possible, qu'elle était bien la même femme que la victime avait dénoncée en mourant.

A ce moment deux jeunes filles en toilettes bleues, les filles d'une grosse baronne française, entrèrent dans le salon à la recherche de ma compagne, mais elle s'excusa auprès d'elles en prétextant qu'une violente migraine l'obligeait à se retirer dans son appartement.

—Venez me trouver dans cinq minutes, murmura-t-elle à voix basse quand nous fûmes sortis dans le couloir.

Et, sur ces mots, elle me quitta pour monter le grand escalier.

Cinq minutes après, je frappai à sa porte, et sa femme de chambre me fit entrer dans son salon particulier, un petit salon luxueusement meublé blanc et or où elle m'attendait.

—Vous pouvez nous laisser, Mitchell, dit-elle à sa femme de confiance.

Et, lorsque les grandes portes blanches se furent fermées sur la suivante et que

nous fûmes seuls, elle se tourna vivement vers moi en disant:

—Je n'ai pas encore le plaisir de connaître votre nom, monsieur.

—Hewerdine, Georges Hewerdine, répondis-je.

—Hewerdine! répéta-t-elle sur un ton pensif, Hewerdine! Curieux, très curieux.

—Pourquoi curieux?

—Ah! tout simplement parce que c'est un nom plutôt rare. Voilà tout. Mais prenez donc la peine de vous asseoir, ajouta-t-elle poliment.

Je me laissai tomber sur un petit fauteuil bas, près du feu, tandis qu'elle-même s'asseyait sur une chaise en face de moi et me regardait fixement dans les yeux, comme pour y deviner mes pensées.

Je l'ai déjà dit, sa beauté était ensorcelante, mais elle était encore augmentée en ce moment par la pâleur de ses joues et l'éclat fiévreux de ses yeux noirs. Son corps était d'une perfection de formes achevée, et, quoique sa robe noire la fit peut-être paraître un peu plus vieille qu'elle n'était en réalité, elle la moulait à ravir.

—Vous venez de dire que vous n'êtes pas venu à moi en ennemi, balbutia-t-elle après un silence sur un ton de voix très lent, les yeux fixés sur moi avec un regard d'appréhension indéfinissable et les mains agitées d'un tremblement convulsif.

FREDDY

—C'est vrai, répondis-je. Je pense d'ailleurs, miss Tesloff, que je puis parler à cœur ouvert sans rien vous cacher. Me le permettez-vous?

—Certainement, fit-elle d'une voix rauque et haletante. Parlez... je vous écoute.

—Bien, continuai-je. Alors, je n'ai pas besoin de vous rappeler les étranges circonstances dans lesquelles nous nous sommes rencontrés. Elle sont du reste suffisamment présentes à la mémoire de chacun de nous. Mon seul but en cherchant à vous retrouver était de vous supplier de m'éclaircir le mystère de cette horrible tragédie, car je ne doute pas que vous n'en possédiez la clef.

Elle secoua lentement la tête en même temps qu'une indéfinissable expression de dureté passait sur ses traits.

—Votre conduite n'a rien de très naturel, monsieur Hewerdine, répondit-elle d'une voix absente et mécanique, comme celle d'un automate dont elle avait toute l'étrangeté, car la vie semblait soudainement s'être retirée d'elle. Ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu était bien suffisant pour éveiller votre curiosité. Mais que vous dire de plus? Il est mort; ils l'ont tué.

—Qui?

Mais sa figure, toujours tournée vers moi, restait énigmatique comme celle du sphinx antique. Ses lèvres pâles et tremblantes ne laissèrent point passer de réponse. Sa terreur, lorsque nous nous étions rencontrés, m'avait convaincu qu'elle devait, d'une façon ou d'une autre, avoir trempé dans le crime.

Au lieu de donner une réponse directe à ma question, elle dit évasivement:

— J'ai suivi les journaux au jour le jour, mais ils n'ont pas dit un mot de l'affaire. Est-ce que la police ne sait toujours rien ?

— Détrompez-vous. La police, au contraire, est au courant de la vérité dans ses moindres détails. Seulement, l'instruction a été menée très secrètement et il y a eu un verdict du coroner. Quant aux lettres, elles sont tombées entre les mains des gens de Scotland Yard.

— Quelles lettres ?

Mais, répondis-je, avec une certaine hésitation, les lettres qui vous étaient adressées par un homme, nommé Lionel, les lettres qu'on a trouvées sur l'assassiné.

— Mes lettres ?... Trouvées sur lui ?... répéta-t-elle d'une voix naletante. Non, j'ai mal entendu. Ce n'est pas cela que vous avez voulu dire ? Je suis sûre qu'il ne les possédait pas.

— Tout ce que je sais, c'est que j'étais présent lorsque les lettres ont été trouvées sur ce malheureux jeune homme, répondis-je. Je les ai même tenues dans mes propres mains et je les ai lues.

— Les lettres de Lionel ! s'écria-t-elle. C'est impossible. Comment aurait-il pu se les procurer ?

— J'en sais encore moins que vous là-dessus. Tout ce que je puis vous dire c'est que ce sont ces lettres qui m'ont donné la piste qui m'a amené ici.

— Mais alors la police sait aussi que je me trouvais dans cette maison maudite à l'heure du drame ? demanda-t-elle en se levant vivement de dessus sa chaise, dans une agitation extrême, et son beau visage envahi de nouveau par une pâleur mortelle.

— Je le crois, répondis-je. En tout cas, je ne suis venu ici que pour vous offrir toute l'aide dont je suis capable, à la condition toutefois que vous vouliez bien me le permettre.

— Ah ! M. Hewardine, répliqua-t-elle avec désespoir, vous êtes mille fois trop bon de m'offrir si généreusement votre aide, mais j'ai bien peur que votre appui ne puisse servir à rien dans la circonstance.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Je sais que vous vous débattez cruellement dans une détresse qui n'a pas de nom. Je l'ai compris du moment où je vous ai vue paraître à la fenêtre, ajoutai-je avec l'espoir de la convaincre de ma sincérité.

— Non !... Non !... s'écria-t-elle en sanglotant et en se couvrant la figure de ses deux mains. Non ! ne me rappelez pas cette heure terrible ! L'horreur en est toujours présente à mes yeux à toute heure du jour. Jamais ce hideux souvenir ne s'effacera de ma mémoire !

Elle releva sa tête aux traits si fins et si doux, mais ses yeux restèrent fixés sur le feu dans une méditation profonde. Sa figure crispée en ce moment par la souffrance était celle d'une femme que rongent un secret invouable, le secret de quelque faute terrible.

— Les lettres ! reprit-elle enfin, puis se tournant vers moi, elle demanda anxieusement :

— Croyez-vous qu'il me soit possible, au prix de n'importe quel moyen, de ravo-

mes lettres ?

— Je crains bien que non, répondis-je. Elles sont entre les mains de la police, qui les conserve comme pièces à conviction en cas d'une arrestation.

— Une arrestation ! s'écria-t-elle d'une voix rauque en sursautant. Arrêter qui ? Et puis, qu'est-ce qu'ils peuvent savoir ?

— Je n'ai aucune idée de ce que la police sait ou ne sait pas. Tout ce que je puis vous dire c'est que l'instruction a été poussée à fond.

— Pour me trouver ?

— C'est très probable.

— Et, s'ils me découvrent, qu'arrivera-t-elle ?

— Dame ! ils vous questionneront, tout comme j'essaye de le faire en ce moment. Ils vous demanderont de leur dire toute la vérité.

— Oui, fit-elle d'une voix coupée par l'émotion, vous avez raison. Ils ont mes lettres. Le secret de mon amour est entre leurs mains ; ils peuvent causer un terrible scandale.

— Mais quel rapport cela peut-il bien avoir avec cette horrible affaire de Montague street ?

— Quel rapport ?... répéta-t-elle en écho. Hélas ! plus étroit, malheureusement. J'ai commis la folie, comme ils disent d'aimer quelqu'un, et c'est mon imprudence qui a amené cette abominable tragédie. Comment pourrai-je jamais me le pardonner ? Ah ! monsieur Hewardine, ajouta-t-elle en se tordant les mains de désespoir, si je pouvais seulement vous dire la vérité ! Vous ne voudriez pas m'en croire.

Et, rejetant en arrière sur son front enfiévré la lourde masse brune de sa magnifique chevelure, elle se mit à marcher de long en large dans la chambre, à grands pas agités, en se causant à elle-même :

Il est mort !... disait-elle. Mort !... Ils l'avaient bien juré qu'ils trouveraient moyen d'empêcher la vérité de se faire connaître. Jamais lâche trahison, j'en prends Dieu à témoin, ne fut plus cruelle, plus impitoyable ni plus complète !

XVII

COUPABLE OU NON COUPABLE ?

L'éclatante fraîcheur de sa jeunesse s'était enfuie de ses joues, laissant les traits de sa figure tirés et hagards, tandis qu'elle continuait de traverser de long en large, à pas fiévreux et saccadés, le salon blanc et or.

Et en vérité elle était si agitée que j'en vins à me demander s'il n'y avait pas quelque conséquence plus grave cachée derrière la perte de ses lettres. Elle craignait le scandale, c'était certain. Mais je crus deviner, à plusieurs reprises, tandis que je la regardais se débattre sous mes yeux contre ses atroces perplexités, qu'elle avait quelque vague soupçon que je n'étais venu là que pour exercer sur elle un chantage quelconque et abuser

de sa position.

En effet, n'étais-je pas étranger et le seul témoin qu'il y eût contre elle ?

Ce fut un trait de lumière. Je me rappelai tout d'un coup qu'il y allait de ses intérêts les plus chers d'obtenir mon silence le plus absolu. Et pourtant, son attitude découragée et l'horreur qu'elle gardait du souvenir de cette fatale après-midi grise de novembre, montraient clairement que c'était bien elle qui avait essayé de sauver l'homme tombé sous les coups de ses lâches assassins, après s'être laissé prendre au piège mortel qu'une femme lui avait tendu.

Quand elle se fut un peu calmée, elle s'arrêta devant moi, toute haletante encore. Sa blanche poitrine, dont on voyait la naissance, se soulevait tumultueusement, ses mains tremblaient, et elle me demanda :

— Enfin, qu'est-ce qu'ils ont découvert en faisant leur enquête ? Qu'est-ce que sait la police au juste ?

Je lui racontai tout ce qui s'était passé dans la salle du premier étage du poste de police, comme je l'ai fait dans un précédent chapitre.

— Et alors ils sont partis en campagne pour me chercher, je suppose ? Ces malheureuses lettres, naturellement, les auront miss sur ma piste. Ah ! quelle folle j'ai été de ne pas les détruire !

— Cela aurait mieux valu, je suis de votre avis répondis-je.

— Pourtant, il est bien permis à une pauvre femme de garder précieusement de si doux souvenirs ! fit-elle machinalement. Vous autres hommes vous jetez votre amour au rebut sans plus de remords qu'un enfant fait d'un vieux jouet qui ne lui plaît plus, mais une femme qui, une fois dans sa vie, a aimé sincèrement, ne peut jamais complètement oublier, n'importe quels changements soient survenus dans sa position sociale, et n'importe le nombre des années écoulées.

Puis elle ajouta avec un soupir :

— Ah ! monsieur Hewardine, vous n'êtes pas femme et vous ne pourrez jamais comprendre ce que souffre une femme quand elle aime et qu'il lui est interdit d'aimer.

Faisait-elle allusion à cette différence de classes qui mettait une barrière infranchissable entre elle et son amant ? Je me rappelai l'amertume tragique de ces lettres où son amant, le cœur déchiré, acceptait l'inévitable, après avoir appris qu'elle était réellement. L'aventure contée par ces lignes écrites, la mort dans l'âme, était cruelle, et ces apparences gaies et brillantes de femme mondaine, à qui tout sourit dans la vie ne servaient qu'à mieux cacher un cœur brisé.

Ses yeux pleins de larmes m'en faisaient le triste aveu. Elle essaya de parler, mais sa gorge se serra sous l'action d'une émotion si intense que pas un mot n'en put sortir. Quelle fût d'origine patricienne, la descendante de quelque noble et vieille maison, cela je n'en pouvais douter. Autrement le ministre ne se serait assurément pas donné la peine d'exiger le secret de tous ceux qui avaient pris une part quelconque à la découverte de cette

étrange affaire de Bloomsbury.

— Quand je vous ai vue à la fenêtre, dis-je vous étiez en toilette de soirée, et pourtant c'était l'après-midi. Pourquoi étiez-vous habillée ainsi? demandai-je, plutôt pour dire quelque chose que pour tout autre motif.

— Oui, je me rappelle répondit-elle lentement. Cela a dû vous paraître étrange. Pour moi, c'était gênant, car j'ai dû changer de costume en quelques secondes pour vous échapper.

— C'est vrai, et même la façon dont vous avez quitté la maison nous a tous mystifiés, déclarai-je. Votre disparition subite tenait du miracle.

Elle soumit très tristement, mais sans m'expliquer davantage comment elle était sortie de cette maison silencieuse.

— Et l'homme qui vous a donné l'éveil, ajoutai-je, le petit vieux qui se tenait sur le trottoir en face, de l'autre côté de la rue, et vous faisait signe de la main, qui était-il?

— Un bon ami, un envers qui j'ai contracté une grosse dette de reconnaissance. A ce moment-là il m'a averti du danger et empêché de tomber entre les mains de la police. Sans lui j'aurais pu être arrêté car j'avais lu sur votre figure vos intentions avec la conviction que j'étais coupable.

— Pardonnez-moi, mais je regardais, et je regarde encore votre présence dans cette maison comme un fait très suspect, répondis-je hardiment.

Je parlais à cœur ouvert et je vis qu'elle ne me savait gré de ma franchise.

— Je le reconnais, avoua-t-elle. C'était suspect. Ah! que n'aurais-je pas donné pour être avertie de ce qui devait se passer? Un mot de moi aurait empêché cette horrible tragédie; un mot de moi aurait fait avorter ce traquenard infernal. Et vous affirmez qu'il avait bien sur lui ces lettres de moi, ces lettres qui disent toute la vérité! Cela me semble impossible. Non, je ne peux pas y croire. Je me croyais pourtant, ajouta-t-elle, je me croyais bien à l'abri de tout scandale; mais ce que vous me dites me montre quel sérieux danger je cours maintenant. Et cependant, vous prétendez que vous voulez être mon ami?

— Du moins, j'ai le plus sincère désir de vous aider de toutes mes forces et par tous les moyens en mon pouvoir, je vous le jure, dis-je avec l'ardeur juvénile de la conviction non feinte que je puisais dans mon cœur, car je voyais bien maintenant qu'elle était sous le poids d'une affliction écrasante et imméritée malgré toutes les apparences contre elle et les exigences de sa haute position dans le monde qui la forçaient à voyager incognito. L'amour ne connaît pas nos distinctions de classe, il met tous les hommes sur le même rang. Toute femme éprouve au moins une fois dans sa vie, une grande passion pour un homme, et que la destinée l'ait fait naître cuisinière ou comtesse, demoiselle de magasin ou duchesse, son cœur n'en bat pas avec moins de tendresse ni d'ardeur.

Cette femme, dont mes yeux ne pouvaient se lasser d'admirer l'éclatante beauté, cette femme, plus belle encore dans

ses alternatives tragiques de terreur et d'angoisse, avec son visage convulsé au souvenir de l'heure maudite tremblant d'épouvante à l'idée que ces lettres ne vinssent causer un scandale en livrant son secret à la publicité, cette femme, à laquelle un homme avait avoué une adoration passionnée, et par laquelle un autre homme était mort, se tenait devant moi immobile, ses deux mains blanches jointes et crispées, sa tête affaissée sur sa poitrine. Elle avait l'air de désirer ardemment se confesser à moi et en même temps, elle hésitait parce que j'étais un étranger et un inconnu.

Elucider le mystère, ce serait chasser à tout jamais le nuage épais qui avait si soudainement obscurci ma vie, car cette voix surnaturelle et inexplicable de Twineham ne m'avait-elle pas promis le succès si je prenais seulement sur moi d'avoir assez de patience?

Mais l'avertissement que cette même voix m'avait donné?

Ne m'avait-elle pas recommandé, en effet, de me défier de la femme aux cheveux bruns? Or, la femme que j'avais devant moi avait justement les cheveux bruns? La voix mystérieuse de l'inconnu avait-elle donc fait allusion à elle? Et pourtant, plus j'y réfléchissais de sang-froid, plus j'en venais à douter de moi-même et à me demander si cette voix extraordinaire n'était pas après tout une pure chimère de mon imagination.

Je m'absorbais dans la contemplation de cette figure d'un ovale si doux et si parfait et je me laissais, malgré moi, gagner à une rêverie dont il me semblait que je ne pourrais jamais m'arracher.

Tout à coup, comme elle était toujours là, devant moi, les yeux attachés sur le feu, un autre souvenir me revint à la mémoire et je lui dis lentement et distinctement:

— On a fait une seconde découverte dans cette maison. Savez-vous ce qu'on y a encore trouvé de caché?

— Non. Quoi? demanda-t-elle piquée au vif par la curiosité.

Je lui expliquai en quelques mots la lugubre pièce à conviction d'un second crime.

— Horrible! répondit-elle d'une voix haletante. Mais cette tête coupée, l'avez-vous vue vous-même?

— Oui, répliquai-je. Mieux que cela; j'en ai sur moi une photographie prise par la police dans le but d'essayer d'établir l'identité de la morte.

Et je tirai de ma poche une enveloppe contenant la photographie collée sur un carton que Courland m'avait donnée.

Mais à peine les regards de miss Tesloff furent-ils tombés dessus qu'elle me l'arracha des mains:

— Mon Dieu! s'écria-t-elle en la dévorant des yeux avec une expression de terreur, c'est elle!... C'est Hélène!... Quel crime épouvantable!... Elle aussi, ils l'ont donc tuée!...

Et instinctivement elle porta la main à son cœur, comme pour en comprimer les battements et l'empêcher de se rompre dans sa poitrine.

— Monsieur Hewerdine, reprit-elle a-

près un silence pendant lequel elle essaya de reprendre possession d'elle-même, dites-moi exactement dans quelles circonstances on a fait cette découverte, car c'est là pour moi un nouveau coup dont je n'avais pas la moindre idée et auquel j'étais bien loin de m'attendre.

Je lui racontai alors en détail de quelle façon on avait fait cette lugubre trouvaille, tandis qu'elle tenait toujours à la main la photographie sur laquelle elle jetait un coup d'oeil souvent, comme si les yeux clos et les traits tirés et sans expression de cette face cadavérique eussent exercé sur elle une étrange fascination.

Ils l'ont fait tomber dans un guet-apens où ils l'ont tuée, dit mon interlocutrice. Elle a été victime, tout comme lui, d'un meurtre lâche et cruel! La police soupçonne-t-elle son identité? Dites-le-moi franchement, parce que c'est pour moi de la plus haute importance.

— Non, répliquai-je; autant que je puis savoir, la police n'est toujours pas fixée sur ce point. Mais ajoutai-je, puisque vous la reconnaissez, vous cette femme, qui est-elle?... Hélène qui?

Elle hésita, jeta encore un regard sur la lugubre photographie et répondit vaguement:

— Hélène... rien de plus.

— Alors vous refusez de ne me dire son autre nom? remarquai-je déconcerté et avec un dépit que je ne me donnai pas la peine de cacher.

— Je ne vois pas à quoi cela pourrait bien servir de vous le faire connaître, répondit-elle machinalement. Ils l'ont tuée et pour quelque raison qui m'échappe jusqu'à présent, ils ont cru devoir conserver la pièce à conviction de leur crime. Dans quel but, c'est ce que je ne peux pas arriver à comprendre à moins que la Providence n'ait permis cela pour les faire retrouver et condamner un jour.

— Alors il y a plus d'un assassin et vous les connaissez bien? remarquai-je vivement. Vous pourriez les dénoncer à la police si vous le vouliez?

— Et risquer ma vie à ce jeu-là, n'est-ce pas? Non, non reprit-elle sur un ton décidé, vous n'auriez pas le cœur d'exiger cela de moi?

— Mais enfin il serait bien juste que les assassins soient punis! m'écriai-je car je brûlais d'apprendre la vérité sur cette affreuse tragédie, et quel rôle avait pu y jouer le petit vieux qui offrait une ressemblance si extraordinaire avec M. Thomas Norreys.

— Ah! je suis tout à fait de votre avis, dit-elle d'un ton plus calme. Il y a eu une lâche machination par suite de laquelle un homme et une femme ont perdu la vie. Pourtant, après tout, il n'y a rien là de vraiment si extraordinaire, ajouta-t-elle comme en se parlant à elle-même. Ils sont implacables dans leurs vengeances.

— Vous avez donc bien peur d'eux? demandai-je.

— Non, déclara-t-elle franchement, pas d'eux mais du scandale. Voyons, encore une fois, ces lettres qui sont encore une fois, ces lettres qui sont entre les mains de la police, ne puis-je les ravoir au prix de n'importe quel moyen?

— Hélas! j'ai de fortes raisons d'en douter, répondis-je. Mais je ne vois pas pourquoi vous craignez tant qu'elles ne soient livrées à la publicité, car sûrement la police ne les fera jamais connaître.

— Ah monsieur Hewerdine, cria-t-elle en se tordant les mains de désespoir, vous ne comprenez rien à la position où je me trouve. Je ne puis risquer de laisser découvrir au grand jour que j'ai trempé, même innocemment dans cette affaire. Quant à dénoncer les coupables, je ne le puis pas non plus. J'ai les mains liées. Je suis désarmée.

— Mais pourquoi ne pas me confesser la vérité en vous en remettant à ma discrétion qui ne vous trahirait pas. je vous le jure, et me laisser vous prêter mon appui? Les deux officiers de police qui ont pris l'affaire en main et se sont chargés de l'instruction, sont mes amis. Nous pourrions très probablement arranger les choses ensemble.

— Peut-être répondit-elle avec un soupir. Mais, même alors, votre aide, avec les meilleures intentions du monde ne pourrait me servir à rien.

— Dans ce cas, mes regrets n'en sont que plus vifs, miss Tesloff, répliquai-je. Je sais que vous êtes dans la peine la plus profonde, que certains détails de cette affaire vous sont cruellement douloureux, et je n'avais d'autre but que de vous rendre service.

— Et d'apprendre le secret en même temps? ajouta-t-elle.

— Oui, j'en conviens. Je voudrais savoir qui était le petit vieux qui vous a donné l'éveil.

— Pourquoi?

— Parce que une heure plus tard ou à peu près, il est mort, d'une mort qui n'était pas naturelle.

— Quoi! s'écria-t-elle. Allez-vous dire maintenant qu'ils l'ont tué, lui aussi?

— Il est mort, répétai-je et enterré. On l'a trouvé agonisant dans Oxford street, et l'autopsie a démontré que sa mort était due à un empoisonnement par l'antimoine.

— Alors ils l'ont tué pour faire mourir leur secret avec lui, cria-t-elle d'une voix rauque. Oh! c'est par trop affreux. Je n'aurais jamais cru qu'ils auraient l'audace de mettre ainsi toutes leurs menaces à exécution. Que leur ruse fût égale à celle du diable en personne, cela je le savais, car j'avais fait pour ma part l'expérience de leur fausseté et de leur bassesse, mais que pour assurer leur impunité ils dussent en venir à tuer secrètement le seul homme qui connût la vérité, non, cela je ne l'aurais jamais cru. J'avais toujours pensé qu'ils étaient trop ses amis pour cela. Dites-moi où et comment on l'a trouvé si malade?

Je lui racontai tout ce qu'elle voulait savoir et elle écouta mon récit jusqu'au bout avec anxiété. Lorsque j'eus terminé, elle dit:

— Alors l'affaire reste toujours aussi mystérieuse pour la police?

— Absolument.

— Les recherches des détectives n'ont amené aucun résultat?

— Aucun, sauf que vous vous trouvez

mêlée à cette affaire comme le prouvent les lettres qu'on a trouvées sur le mort.

Elle se mordit les lèvres. La crainte de voir ses lettres livrées au grand jour de la publicité semblait être sa seule préoccupation.

— Oui, répondit-elle. Ces lettres, c'a été une folie, une grande folie de ma part de ne pas les détruire. Mais toute autre femme en eût fait autant à ma place et c'est la source de tous nos malheurs de nous laisser dominer par nos sentiments.

Elle leva sur moi ses beaux yeux et me dévisagea anxieusement.

— Mais repris-je en faisant une nouvelle tentative pour la convaincre, si vous hésitez à me confier la vérité sur cette affaire, miss Tesloff du moins voudrez-vous bien satisfaire ma curiosité en me disant le nom du petit vieux qui faisait le guet dans la rue?

— Ah! Je vous le dirais très volontiers si je le savais, mais je l'ignore absolument.

— Comment? Mais vous venez de me dire que c'était un ami! m'écriai-je, ramené à tous mes doutes par ce que cette réponse avait d'étrangement évasif.

— Sans doute, c'était un ami, et je le repète. Mais il n'en est pas moins vrai que je le connaissais que comme l'associé des autres et que je n'ai jamais su son vrai nom. Ils l'appelaient M. Williams, je ne peux pas en dire davantage.

— Vous êtes bien sûre que son nom n'était pas Norreys et qu'il n'habitait pas à Twineham, dans le Norfolk? demandai-je gravement en la regardant dans les yeux.

Elle tressaillit malgré elle quand je prononçai le nom de mon secrétaire, mais elle se ressaisit et m'affirma avec un calme sourire n'avoir jamais entendu ce nom-là auparavant.

XVIII

CE QUI ARRIVA AU TROCADERO...

Il était près de minuit quand je quittai le joli salon blanc et or de cette charmante femme qui abritait son incognito sous un nom aux consonnances étrangères.

Je me séparai d'elle avec cette impression fortement gravée dans mon esprit que c'était bien là la femme la plus intelligente et, contre toutes les apparences, la plus franche et la plus sincère de toutes celle que j'avais rencontrées jusque-là. Mon expérience des femmes des hautes classes était certainement très restreinte pour ne pas dire moins, mais je suis bien sûr que les femmes des classes moyennes, en tant qu'il s'agit de ruse et de diplomatie, n'ont rien à envier à leurs soeurs plus fortunées, et qu'elles leur sont certainement supérieures au point de vue de la stricte moralité.

Mais ceci n'est qu'un simple récit qui doit se borner à raconter les faits, sans avoir la prétention d'entrer dans des considérations philosophiques sur les défauts de ce qu'on est convenu d'appeler "le

monde chic". Natica était une grande dame de naissance et d'éducation. Cela se sentait et j'en étais convaincu pour ma part. Maintenant, quel rôle avait-elle joué dans l'assassinat de ce jeune homme à Londres, voilà ce que je ne pouvais arriver à comprendre.

Qu'elle m'eût menti de parti pris en m'affirmant son ignorance complète du nom de Norreys, cela j'en avais la certitude, et pourtant, à la réflexion, je sentais bien qu'il était absurde et impossible que l'homme mort dans la cellule du poste de police fût Norreys lui-même. Pour moi la chose ne faisait pas de doute, il y avait là deux hommes distincts, choisis à cause de leur extrême ressemblance l'un avec l'autre. L'un était mort, l'autre vivait toujours.

Norreys faisait en cachette de fréquents voyages à Londres. Pourquoi? Si c'eût été dans un but honnête il ne se serait certainement pas entouré de tant de mystère.

Je montai à ma chambre et restai longtemps assis à réfléchir, la tête dans mes deux mains, avant de me décider à aller me coucher.

Mitchell, la femme de chambre avait sans doute été très intriguée par ma visite car à onze heures elle était venue frapper à la porte du salon un coup timide et discret, pour demander si sa maîtresse n'avait pas d'autres ordres à lui donner mais elle en avait été pour ses peines et congédiée aussitôt.

Je me demandais s'il ne me serait pas possible d'obtenir d'elle qu'elle voulût bien me dire qui était réellement sa maîtresse.

N'était-elle pas cette femme aux cheveux bruns contre laquelle la mystérieuse voix m'avait mis en garde d'une façon si étrange.

Plus je réfléchissais sur cette affaire extraordinaire, avec ses différentes phases de tragédie et de mystère, plus l'énigme s'embrouillait et me semblait devenir indéchiffrable.

Il n'y avait qu'un point sur lequel je fusse fixé, c'est que miss Tesloff m'avait menti, et cela m'avait souverainement déplu. Maintenant je la tenais fortement en suspicion, plus à cause de son refus d'admettre qu'elle connaissait Norreys qu'à cause de toutes les autres charges accablantes dressées contre elle, et je résolus, pour cette unique raison, de prendre sur moi d'avoir de la patience et l'épier tous ses mouvements.

Si elle était vraiment complètement innocente du crime, pourquoi alors ce petit vieux aux habits râpés qui faisait sentinelle dans la rue, s'était-il esquivé derrière mon dos à lui donner l'éveil par des gestes si énergiques et si significatifs?

Il y a un vieux proverbe bien connu à Scotland Yard, qui dit que là où il y a un crime il y a aussi un témoin. N'était-ce pas la Providence elle-même qui avait envoyé cette averse pour me forcer à me réfugier sous cette porte d'entrée aux airs bien tranquilles, la Providence qui avait décidé de me faire découvrir ce crime?

J'avais mis toute mon énergie à pousser seul ma petite enquête, je sentais qu'il y allait de la paix de ma vie et je n'enten-

dais pas être tenu en échec, même par une femme dont la haute position sociale faisait une loi au ministre de cacher la vérité au public et de la mettre ainsi à l'abri de tout soupçon.

Le lendemain matin, je m'attardai à flâner à droite et à gauche dans l'hôtel avec l'espoir de la rencontrer, mais elle ne parut pas. Ce fut mon ami le vieux général en retraite que je trouvai, plus prêt que jamais à m'entreprendre sur un de ses fameux thèmes favoris qui trainaient par trop en longueur, mais je réussis à lui échapper, et, après le déjeuner, je montai au premier et j'allai frapper discrètement à la porte de miss Tesloff.

Mitchell vint m'ouvrir presque aussitôt, mais en réponse à ma question, elle me dit :

— Ma maîtresse a quitté Rome ce matin de très bonne heure.

— Partie ! m'écriai-je. Où est-elle allée ?

— A Londres je crois monsieur. Elle a dit seulement qu'elle serait de retour dans une dizaine de jours et m'a recommandé de rester ici à attendre ses ordres.

— Alors, elle a dû partir par le train de luxe pour Calais, à huit heures du matin, je suppose ?

— Oui, monsieur.

— Et la dame, cette dame entre deux âges, qui l'accompagnait à la promenade vous savez bien ?

— Elle est partie avec elle.

J'hésitai un instant, puis je lui dis à demi-voix, comme quelqu'un qui a une confidence à faire :

— Mitchell, je voudrais vous parler en particulier.

En même temps, ma main cherchait une pièce d'or d'un souverain dans la poche de mon gilet.

— Le fait est que je suis très curieux d'apprendre le véritable nom de votre maîtresse. Figurez-vous que j'ai fait un pari que je trouverais moyen de le savoir. Un pari de dix livres, ajoutai-je en riant.

— Très bien, monsieur, répondit-elle, mais ce ne sera toujours pas de moi que vous l'apprendrez. Le nom de ma maîtresse ne regarde personne autre qu'elle.

— Vous êtes un modèle de discrétion. Mais, dites-moi, depuis combien de temps êtes-vous à son service ? me risquai-je à demander, pour cacher mon désappointement.

— Depuis dix ans, monsieur.

— Et vous refusez de me dire qui elle est réellement ? repris-je en tenant toujours la pièce d'or entre mes doigts.

— Je refuse, répondit-elle sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Elle a toujours été trop bonne maîtresse pour moi pour que je la trahisse.

— La trahir ! oh ! le vilain mot ! Vous exagérez, on ne saurait trahir que ceux qui ont quelque chose de mal à se reprocher. Or, quel mal a-t-elle fait, je vous le demande ?

— Aucun, que je sache, répondit la fille en riant.

Mais j'eus beau essayer de tous les moyens pour lui arracher le nom véritable de Natica Tesloff, elle se refusa obstinément à me dire et à accepter le souverain que je lui tendais.

Ainsi la femme qui avait causé avec moi d'une façon si affable, la femme qui n'avait pu me cacher ses angoisses au seul souvenir de cette terrible affaire de Montague street, avait brusquement quitté Rome et filé entre mes doigts. C'était une fuite, à n'en pas douter. Le portier me confirma les dires de Mitchell. Elle s'était fait conduire à la gare en compagnie de cette dame âgée que j'avais déjà vue avec elle, et Pietro le cocher de l'omnibus de l'hôtel, leur avait retenu deux places pour le train de luxe, le train qui fait le service direct pour Paris deux fois par semaine.

Elle était retournée précipitamment à Londres. Mais pourquoi ? Je me résolus immédiatement à en trouver la raison. Il n'y avait pas de temps à perdre : aussi le soir même, à onze heures, sans attendre un jour de plus, montai-je dans un wagon-lit du train-malle à destination de Paris, où sur mon étoile petite couchette, je ne tardai pas à m'endormir au bercement et au ronflement du train lancé à toute vapeur à travers les marais pestilentiels de Maremma, au nord de Pise.

Quatre jours après je foulais le pavé de Shaftesbury avenue à l'heure du déjeuner, et j'entrai à tout hasard au restaurant du Trocadéro attiré et séduit par son installation luxueuse et sa musique. Je m'étais assis à une table dans la grande salle bondée de monde, j'avais commandé une côtelette et je l'attendais avec patience, pendant que l'orchestre était en train de louer la dernière valse à la mode, lorsqu'un homme très grand, d'une puissante carrure, qui passait en ayant l'air de chercher une place, se tourna tout à coup de mon côté, mit la main sur une chaise vacante à ma table et me dit avec un accent étranger prononcé :

— Voulez-vous me permettre ?

— Certainement, répondis-je, car aussitôt je me rappelai avoir vu cette figure caractéristique, avec ses cheveux raides en brosse et sa barbe courte, il n'y avait pas plus de six jours au Grand Hôtel à Rome. C'était ce Russe aux manières distinguées que Natica Tesloff avait eu à diner, l'homme que le vieux général m'avait désigné sous le nom de Jakovski.

Il me lança un rapide regard de ses yeux gris, perçants comme ceux d'un oiseau de proie, et sourit légèrement.

— Ah ! je vois avec plaisir, monsieur, que nous nous reconnaissons mutuellement fit-il d'un air dégagé et mon enfant en dépliant sa serviette et en l'étendant sur ses genoux.

Je remarquai qu'il était très bien mis et qu'il portait au petit doigt de sa main gauche une bague en or avec un magnifique saphir. Ses cheveux, taillés en brosses comme je l'ai déjà dit, et la coupe de ses habits qui lui donnaient un cachet d'étranger tout à fait prononcé.

— Nous nous sommes rencontrés à Rome il y a quelques jours, déclarai-je.

— C'est vrai, répondit l'homme, qui, suivant mon ami le général, promenait sa vie errante à travers toutes les villes d'eaux à la mode du continent et qui m'avait tout l'air d'être un parfait aven-

turier. Et j'ajouterai que c'est un très heureux hasard qui a amené notre rencontre d'aujourd'hui. Je voudrais vous parler.

— Dites plutôt que le hasard n'a rien à voir avec notre rencontre et que vous m'avez suivi jusqu'ici, déclarai-je, fermement convaincu que l'homme m'avait filé jusqu'à Londres dans quelque but bien arrêté.

— Rencontrer accidentellement quelqu'un n'est pas le suivre répondit-il doucement sur un ton de reproche plutôt bienveillant. Vous me permettrez de vous dire monsieur, que vous êtes un peu trop prompt à former des jugements téméraires.

Je regardai l'homme encore une fois et je me souvins qu'il était l'ami intime et le confident de cette jolie femme que je ne connaissais que sous le nom de Tesloff.

— Soit répliquai-je. Pourquoi voulez-vous me parler ?

Il se pencha sur la table vers moi comme pour me faire une confidence, et après avoir jeté autour de lui un regard inquisiteur pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre, il me dit à demi-voix :

— Je suis venu vous trouver pour vous donner un bon conseil de sa part — à elle — vous savez bien de qui je veux parler, n'est-ce pas ?

— Miss Tesloff ?

— Oui, c'est elle-même qui m'envoie pour vous prier instamment d'abandonner dès maintenant toutes ces recherches vaines auxquelles vous vous livrez depuis quelque temps. Croyez-moi vous ne parviendrez jamais à savoir la vérité et je vous avertis charitablement que si vous vous entêtez à persister, ce sera au péril de votre vie.

— Au péril de ma vie ! répétai-je en écho. Comment cela ?

— Rappelez-vous que vous êtes le seul témoin, poursuivit le Russe d'un air plein de mystère, en fixant froidement sur moi ses yeux gris et perçants. Eh ! bien, supposons que vous veniez à mourir, ce serait un grand... soulagement pour certaines personnes. Comprenez-vous, maintenant ?

— Je comprends, monsieur, m'écriai-je avec la rougeur de la colère qui me montait aux joues, je comprends que vous me menaciez de mort si je continue de faire tous mes efforts pour livrer à la justice la ou les personnes coupables ! Et je vous jure que c'est un jeu dangereux que vous jouez là en essayant de me forcer à me taire par des menaces !

— Pas la moitié aussi dangereux que votre propre position, fit-il en ricanant et en froissant ses gants sur la table. Permettez-moi de vous dire, monsieur, sauf votre respect que vous parlez en insensé. Vous avez déjà la tête prise dans le noeud coulant et la main invisible de certaines personnes n'attend plus que la moindre imprudence de votre part pour serrer la corde autour de votre cou, comme ça... et il fit avec ses mains le geste significatif de tirer une corde de toutes ses forces.

— Ah ! vraiment, ils m'étrangleraient... comme ça ? Et je ne pus m'empêcher d'éclater de rire nerveusement, car à ce mo-

ment là j'étais tout disposé à regarder les menaces du Russe comme une mauvaise plaisanterie. Eh! bien, qu'ils essayent! Tant pis pour celui qui tentera de porter la main sur moi, je vous en donne ma parole. Nous sommes en Angleterre ici, et non en Russie, ajoutai-je, pour bien lui faire voir que je n'ignorais pas sa nationalité.

— Ah! s'écria-t-il au comble de l'impatience, vous êtes insensé je le répète, complètement insensé. Ne voyez-vous donc pas, aveugle que vous êtes, qu'il y a des raisons, des raisons impérieuses qui exigent que cette dame soit protégée et non traquée comme une bête fauve, ainsi que vous vous obstinez à le faire?

— Mais je ne la traque pas, interrompis-je vivement. Bien loin de là, j'essaie seulement de découvrir la vérité. Voilà tout.

— C'est peine perdue. Vous n'y arriverez jamais, déclara-t-il.

Je le regardai encore une fois et, de ce moment je ne pus m'empêcher de le haïr.

— Pourquoi?

— Je vous l'ai déjà dit, répondit-il. Vous êtes en danger de mort.

— Parceque qu'elle a résolu qu'il fallait que le secret fût gardé à tout prix, remarquai-je en souriant.

— Sans doute. Dans son intérêt personnel il est absolument nécessaire que la vérité ne soit jamais découverte. Elle m'a prié de vous dire qu'elle compte sur votre générosité, sur vos sentiments chevaleresques pour ne pas compromettre une pauvre femme sans défense.

— Je lui ai déjà offert mes services, mais elle les a refusés, répondis-je, piqué au vif. Elle m'a même nié ce que je sais pertinemment être la vérité.

— Quelles que soient les négations qu'elle ait pu vous opposer ça été dans votre propre intérêt, n'en doutez pas, répondit-il plus doucement. Avouez d'ailleurs que vous ne la connaissez pas assez pour pouvoir juger ses motifs. Restez tranquille enfin, je vous en conjure, de sa part. Ne cherchez pas à déchirer le voile qui cache la vérité, car vous ne pourriez que lui faire du mal à elle, et à vous en même temps. Par pitié pour elle, écoutez-moi, monsieur, ajouta-t-il d'une voix suppliante, sans même toucher au plat qu'on lui avait servi.

— Mais cette affaire de Montague street, déclarai-je, ne regarde pas qu'elle; elle me touche aussi de très près.

— Raison de plus. N'est-il pas mille fois préférable pour vous de rester bien tranquille à jouir en paix de votre héritage — vous voyez que je suis au courant de vos affaires — que de chercher à amener le malheur sur celle d'une pauvre innocente?

— Innocente! m'écriai-je. Qu'elle le prouve donc! N'est-ce pas elle qui a attiré ce malheureux jeune homme dans la maison où il a trouvé la mort sous les coups de lâches assassins?

Puis, au bout d'un silence de quelques secondes l'idée me vint de déconcerter mon adversaire par une attaque imprévue et j'ajoutai:

— Dites-moi, n'était-ce pas Norreys

l'homme qui faisait le guet dans la rue pour donner l'éveil à la première alarme?

Ma question produisit sur le mystérieux Russe l'effet d'une décharge électrique. Il se troubla et changea de couleur en voyant que je connaissais l'identité d'au moins un des assassins. Il avait cru que j'étais dans l'ignorance la plus complète à cet égard et ce que je venais de lui dire le confondait évidemment.

Sa figure pâle s'illumina d'un regard mauvais et sinistre de ses yeux gris comme s'il eût voulu m'en foudroyer, mais tel était son empire sur lui-même qu'il se ressaisit immédiatement et que ses traits, d'une dureté étrange, se détendirent en un calme sourire, qui disait clairement qu'il avait toute confiance en son pouvoir occulte pour me tenir en échec et m'écraser au besoin.

Mais le mauvais regard de cet homme ne m'avait point échappé, malgré tout le soin qu'il avait pris de le cacher, sinon de l'atténuer sous les dehors de sa politesse affectée.

Je compris instinctivement que le confident de Natica Tesloff, ce Russe aux manières menaçantes enveloppés d'une douceur hypocrite, m'avait voué une haine mortelle et que je ne tarderais pas à en ressentir les effets.

XIX

ROSEMARY

Jakovski mangea deux ou trois bouchées et but un verre de vin pour sauver les apparences, paya le garçon, et, après m'avoir salué avec sa politesse exaspérante, partit en se frayant un passage à travers les salles encombrées de monde.

Son hostilité à mon égard était manifeste, il ne s'était même pas donné la peine de le cacher. Je m'en étais bien aperçu tout de suite, et sur cette réflexion consolante, malgré tout, qu'une inimitié déclarée vaut mieux qu'une haine secrète, j'achevai mon déjeuner, assez intrigué en même temps par la curiosité avec laquelle n'observaient un monsieur d'un certain âge et une jolie jeune fille blonde d'un vingtaine d'années, en train de manger en face de moi, à une table voisine, sans me quitter une minute des yeux.

Ils avaient dû s'asseoir là pendant que j'étais trop absorbé dans ma conversation avec le Russe pour m'apercevoir de leur présence. Un peu gêné par cette insistance à me fixer je regardai à mon tour l'élégante jeune fille dans les yeux, mais le rouge de la confusion lui monta aux joues et elle se cacha aussitôt la figure derrière la carte du menu qu'elle fit semblant de lire.

Ce petit manège n'avait pas laissé que de m'étonner, mais, pour le moment, je me bornai à le trouver plutôt curieux et voilà tout, car j'avais bien d'autres idées en tête pour prêter quelque importance à des détails de ce genre.

Qui était cette Hélène? La femme aux cheveux blonds?

Son nom avait échappé à la belle inconnue malgré elle, tant avait été grande sa stupéfaction et son horreur à la vue de la photographie que je lui avais mise à l'improviste sous les yeux. Le nom qu'elle avait prononcé était un nom anglais, pourtant la figure de la morte et la façon dont ses cheveux étaient coiffés décelaient une origine étrangère.

J'avais acquis la preuve aussi, par l'effet qu'avait produit ma déclaration sur le Russe que Norreys devait avoir joué un rôle quelconque dans cette étonnante affaire. Mais quel rôle, voilà ce dont je n'avais pas les moyens de m'assurer.

Il était évident que Jakovski avait un but bien arrêté en me filant jusqu'à Londres. Natica Tesloff craignant d'être découverte, et elle l'avait envoyé pour essayer de m'empêcher de pousser plus loin mes recherches qui devenaient gênantes.

Elle aussi se trouvait à Londres, cela ne faisait pas de doute. Peut-être même avait-elle voyagé dans le même train que moi à mon insu. Mais que pouvait donc être cet homme pour qu'elle en fût réduite à le supplier et à l'implorer comme je l'avais vue faire un soir à Rome dans l'un des salons de l'Hôtel?

Ce louche individu lui-même était un mystère vivant aussi sinistre et aussi obscur que les motifs qui le faisaient agir. Malgré tout, ses menaces et son vague avertissement que j'étais en danger de mort ne m'avaient aucunement détourné de la tâche que j'avais entreprise. Norreys, le secrétaire de mon vieil oncle, l'homme de confiance dont il se défiait par-dessus tout, était certainement un de ceux qui avaient machiné, sinon exécuté le crime. Aussi mon instinct m'avait-il donné la conviction dès le début que cette affaire de Montague street amènerait des suites menaçantes pour mon avenir.

Je courais un grand danger, un danger de mort. Il était manifeste que j'avais attiré sur ma tête la haine de certaines personnes qui m'étaient parfaitement inconnues; mais, d'un autre côté, je connaissais assez mon Londres pour jamais m'y laisser prendre à quelque chose de louche. On pourrait bien me tendre les pièges et les guet-apens les plus habilement dissimulés, il faudrait des gens doublement malins pour me faire tomber dans leurs filets. D'ailleurs, un homme averti en vaut deux.

— Et pourtant ils avaient bien tué ce malheureux jeune homme en plein jour dans Bloomsbury. Norreys, ou celui qui lui ressemblait si étrangement, avait fait le guet dans la rue et donné l'éveil aux habitants de cette maison de mystère. Et je n'exagère pas en l'appelant une maison de mystère, car la manière dont les assassins avaient disparu était encore une énigme qui confondait Courtland et ses hommes. Ils n'étaient certainement pas sortis par la rue et ils n'avaient pas pu sortir non plus par les derrières de la maison puisqu'il n'y avait pas d'issue.

Mais ce qui m'intéressait en ce moment plus que l'identité des victimes c'était le mystère qui enveloppait cette femme dont on ne connaissait que le nom de Tesloff. Elle était unie par je ne sais quels

liens inavouables à ce Russe maudit, Peut-être même était-elle sa complice.

Je me rappelai ce que le vieux général au cours de ses bavardages sans fin m'avait raconté de ce jeune homme mince et élégant aux allures suspectes qui rendait secrètement de fréquentes visites à la belle inconnue et avait toujours soin de rester dans l'ombre à l'arrière plan. Dans l'existence de cet individu je flairais à ne m'y pas tromper quelque chose de louche. Le fait même qu'on ne le voyait jamais en public avec la femme qu'il semblait poursuivre en secret de ses assiduités et dont les admirateurs le craignaient comme un homme jaloux et vindicatif, montrait qu'il devait jouer auprès d'elle un tout autre rôle que celui d'amoureux et que leur amitié devait servir de paravent à quelque machination cachée.

Cet après-midi-là j'allai voir Page, mais je me gardai bien de lui dire que j'avais trouvé Miss Tesloff. De son côté il me déclara qu'il ne savait rien de nouveau. Le silence s'était fait autour du mystère de Montagne street qui restait plus que jamais insondable.

Cet après-midi-là également j'entrai en passant chez un brocanteur de Easton road et j'achetai un bon revolver d'occasion, car si ma vie devait être menacée, comme cela semblait être le cas, c'était bien le moins que je ne sortisse jamais sans être armé. Je n'avais jamais tiré un coup de feu de ma vie, mais l'idée que je portais une arme sur moi me donnait un semblant de sécurité.

Je pris le train de huit heures du soir à la gare de Liverpool street et à minuit je me retrouvai assis dans la grande vieille bibliothèque de Twineham Hall.

Je n'étais pas arrivé à ce moment de la journée où la lettre posthume de mon oncle me prescrivait de passer une heure dans le boudoir bleu, mais en parcourant ces grandes salles, dont les hautes voûtes me renvoyaient l'écho de mes pas je ne pus m'empêcher de frissonner au souvenir impressionnant de cette voix étrange et inexplicable. Je me rappelai la moindre des paroles qu'elle m'avait dites avec son accent lugubre et surnaturel d'outre-tombe.

Natica Tesloff était-elle la femme aux cheveux bruns que je devais fuir? C'était là la question qui m'inquiétait le plus.

Le vieux Burton, mon fidèle serviteur, s'empressait à répondre à mes moindres désirs, allant et venant discrètement à mes côtés, sur l'épais tapis qui étouffait le bruit de ses pas, et s'informant de l'état de ma santé avec l'espoir qu'elle avait été bonne.

— Il est venu plusieurs visites, monsieur, dit-il. Des gens qui désirent faire votre connaissance.

Et il me présenta plusieurs cartes de visite, sur un plateau de vieil argent, en ajoutant :

— Ce sont tous des amis du colonel, monsieur, de la bonne noblesse du comté.

Je jetai un coup d'oeil sur les cartes. Il y avait celles de l'évêque et de sa femme, celles d'un comte de l'endroit et de la comtesse celles d'un ou deux curés et de

quelques personnes aux noms très aristocratiques, et enfin, toutes les cartes qu'on dépense en pareille circonstance. J'avais bien une vague idée que je devais rendre les visites de tous ces gens, mais je dois avouer que je connaissais mieux la qualité et les marques de fabrique des étoffes que les usages du beau monde. La seule société que j'avais fréquentée jusque-là était celle de mes confrères, les commis de nouveautés, tous jeunes gens qui n'ont pas l'habitude des belles manières et ne se rendent guère de visites — quand ils s'en rendent — que le dimanche.

En réponse à ma question, Burton me dit :

— M. Norreys a été à Londres, je crois, monsieur : il n'en est revenu que la nuit dernière. Il m'avait raconté que vous étiez parti à l'étranger.

Je fus d'autant plus surpris de ces paroles que personne, à part moi, ne connaissait ma courte escapade sur le continent. C'était donc que mon secrétaire devait posséder une source secrète d'information, ce qui ajoutait encore au mystère dont il était enveloppé.

Je ne pus m'empêcher de penser à ce que mon oncle m'avait écrit de lui avant sa mort. Il fallait se défier de M. Norreys.

Le lendemain matin, il vint me trouver après le petit déjeuner, avec force salutations plus obséquieuses que jamais, et se mit à passer en revue nombre de sujets qui avaient trait à mes propriétés et aux exécuteurs testamentaires du colonel. Qu'il fût un personnage minutieux et méthodique, doublé d'un avaro, cela ne faisait pas le moindre doute ; mais ses yeux caves, faux et fuyants vous donnaient immédiatement l'impression qu'on avait affaire à un être singulièrement sournois et hypocrite, et je m'étonnais de plus en plus que mon oncle qui était si bien fixé sur son caractère lui eût néanmoins gardé pendant si longtemps toute sa confiance.

Cet après-midi-là, pendant que je m'étais installé bien à mon aise dans un coin de la bibliothèque à lire le journal, Burton m'apporta deux cartes de visite en disant :

— Ce monsieur et cette dame sont dans le grand salon, Monsieur. J'ai cru devoir les faire entrer. Si je ne me trompe vous m'avez dit de réconter rdst,a em wfsrdl e vous m'avez dit de répondre aux visiteurs que vous receviez?

— Et vous avez très bien fait, Burton, répliquai-je.

Je jetai alors un coup d'oeil sur les deux cartes et je lus ces noms :

Sir Edmund Earle. — Earlstone.

Miss Rosemary Earle.

— Les connaissez-vous? demandai-je.

— Oh! oui, Monsieur. Sir Edmund habite Earlstone Hall à environ sept milles d'ici, et Miss Rosemary sa fille est une belle jeune fille très bonne pour les pauvres. Elle apprend aux petites filles de l'école de Twineham à faire des travaux d'aiguille tous les mercredis après-midi.

— Etaient-ce des amis de mon oncle?

— Dame! on ne peut pas dire qu'ils se

voyaient beaucoup. Le colonel sortait si peu, vous savez. Ce n'était pas qu'ils ne l'eussent invité bien des fois mais il avait presque toujours refusé. Pourtant Sir Edmund était forcément en relations avec votre oncle puisqu'il était vice-président des mêmes comités et des mêmes cours de justice que lui. Malgré tout, oui, on peut dire que c'étaient de bons amis.

— Et Miss Rosemary? Comment est-elle? Jeune ou vieille?

Elle est née l'année même de mon mariage, Monsieur. Elle a donc ses vingt et un ans sonnés depuis la Noël dernière.

Satisfait de ces renseignements je m'en allai par le long corridor qui mène au grand salon, une pièce antique avec ses meubles d'un autre âge, son Chippendale authentique et ses vieilles porcelaines de Delft, où m'attendaient le baronet et sa fille.

Le baronet appartenait à ce type mince et élancé de vieux gentilhomme campagnards grisonnants, dont les vêtements flottants semblent beaucoup trop larges pour leur corps émacié. Sa figure était longue et ses traits fortement accusés, sa voix un peu faible avait quelque chose de nasillard. Mais sa fille, la jeune personne qui répondait au nom naïf, évocateur d'une époque disparue, de Rosemary, possédait bien la plus jolie, la plus fraîche et la plus adorable figure que j'aie jamais vue.

Mon enthousiasme vous fera sourire sans doute, car vous vous direz que jusque-là je n'avais guère été à même de voir beaucoup de jolies femmes de la haute société. J'en conviens, mais je vous répondrai qu'il est un fait certain que chacun de nous est frappé d'une sorte d'intuition secrète qui lui fait reconnaître tout de suite celle dont le coeur doit battre à l'unisson avec le sien. Que ce soit une femme ou que ce soit un homme nous sentons toujours immédiatement, quand nous voyons une personne pour la première fois si nous lui sommes sympathique. Cet instinct d'attraction et de répulsion qui veille toujours au dedans de nous est comme l'instinct des animaux; on ne saurait l'expliquer qu'en disant qu'il est un don de la nature, mais tout ce qu'il y a de sûr c'est qu'il ne saurait nous tromper.

Se; yeux étaient brun foncé, d'une eau profonde et limpide, ses traits d'une symétrie parfaite ses joues arrondies avec des fossettes malicieuses. Ses dents, qu'elle découvrit en me souriant gracieusement quand je lui pris la main et que je la saluai, avaient la blancheur des perles.

Avec une expression de timidité charmante, elle baissa les yeux sur le tapis, et je me tournai vers le baronet en lui adressant mes remerciements les plus sincères pour la peine qu'il avait prise et le grand honneur qu'il me faisait de venir me rendre visite afin de lier connaissance.

(A Suivre.)

L'effet des PILULES ROUGES

A été merveilleux pour moi, dit Mlle Claire Cyr.

La maladie m'avait anéantie lorsque j'ai commencé leur emploi

Pour certaines femmes en particulier, rien n'est plus pénible que de se tenir constamment debout: tout le poids des organes exerce sur le système une traction douloureuse qui se traduit souvent par une affection permanente et provoque ce terrible mal des femmes que l'on appelle "le beau mal."

Combien de femmes jeunes encore, ne voyons-nous pas atteintes de ces terribles tortures intérieures qui leur enlèvent toute force et toute volonté, qui leur détruit la force de se remuer et d'agir, qui les rend absolument imпотentes et incapables d'un travail suivi.

Lorsque vous entendez ces malheureuses vous décrire les tortures qu'elles éprouvent; lorsque vous regardez leurs traits hagards, leurs visages hâves et décomposés, lorsque vous observez leur démarche qui décèle l'effort et la souffrance, vous comprenez bien les affres que leur cause le nom seul de la maladie dont elles sont atteintes.

Il ne faut pas croire cependant que le ur mal soit incurable; le beau mal peut se guérir, la seule difficulté est que trop de femmes ne se donnent pas la peine de consulter des médecins qui pourraient les soulager.

Pour guérir le beau mal, il faut un spécialiste, un homme ayant étudié la question, ayant l'expérience de la maladie, ayant traité bien des cas.

Pourquoi donc ne s'adressent-elles pas aux Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine? Ils sont constamment à leur disposition, ils donnent des consultations verbales ou par écrit, et de plus, leurs consultations sont gratuites et ne coûtent rien.

Alors, c'est peut-être à cause de cela que certaines personnes s'abstiennent de recourir à leurs bons services?

On raconte qu'en France, au temps où il existait encore de grands seigneurs, un des princes les plus distingués, paria un jour que, s'étant déguisé, il se tiendrait deux heures consécutives sur le Pont Neuf de Paris, qui était alors la grande artère par laquelle passait toute la circulation et qu'il installerait devant lui une petite table garnie d'écus de 6 francs tout neufs qu'il offrirait aux passants à 24 sous pièce, sans pouvoir se débarrasser de sa marchandise.

Et, en effet, un ami tient le pari et le seigneur eut beau prendre place avec fracas au poste indiqué et crier de sa voix la plus retentissante: "A vingt-quatre sous les écus de six livres!" personne n'eut envie de profiter de son bon marché et ne s'approcha de son étalage.

C'est quelquefois le cas avec les Pilules Rouges; ce remède est si simple, si efficace, si peu coûteux que beaucoup de gens préfèrent des traitements plus bruyants, faisant plus d'éclat; mais qui, s'ils coûtent plus cher, présentent le grand désavantage de n'avoir aucune efficacité.

Pourtant, les témoignages qui arrivent à la Compagnie Chimique Franco-Américaine sont innombrables les guérisons sont nombreuses et il y aurait lieu pour elle de ne pas tenir compte des femmes qui dédaignent ses services. Mais il n'en est rien. Tant qu'il reste une femme malade à soigner, les Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine ne se déclarent pas satisfaits. Ce qui leur faut, c'est soigner toutes les femmes qui souffrent, qui sont pâles, qui sont faibles.

Leur méthode est merveilleuse de précision et de justesse. L'expérience leur a démontré que presque toutes les maladies des femmes, sinon toutes, dépendent de quelques vices du sang: faiblesse, impureté, irrégularité, et c'est le sang qu'ils traitent!

Si la matrice est douloureuse, si le bas-ventre est endolori, c'est que les organes sont déplacés, tombent et qu'il s'est produit des tiraillements internes insolites;

de quoi dépend cet affaiblissement? Du manque d'énergie du système, du relâchement musculaire, de l'affaiblissement nerveux.

Et quel est le moyen de remonter le système, de galvaniser les nerfs, de raidir les muscles? Il faut leur donner un sang rouge, actif, bouillant!

Soigner le sang, tout est là!

Or, il n'y a pas, pour le soin du sang, de meilleur remède que les Pilules Rouges, c'est par excellence le régénérateur, le régulateur du sang.

Le nombre de femmes qu'elles ont guéries est incalculable et toutes sont heureuses et fières de proclamer leur guérison et de dire bien haut ce qu'elles pensent du mérite de ces pilules. Celles qui n'hésitent pas à proclamer ainsi leur foi dans ce traitement et qui demandent que leur certificat soit publié, font preuve de sagesse et d'amour du prochain. Les femmes qui hésitent encore devraient tenir compte à leurs devancières de ce bon mouvement et suivre leur exemple. Guérissez-vous d'abord et ensuite faites connaître ce qui vous a guéries.

Voici un des derniers témoignages reçus des femmes que les Pilules Rouges ont guéries:

Messieurs,

Saint-André Avellin, 11 novembre 1909.

J'accomplis ce que je crois être un devoir en vous remerciant publiquement de vos bons soins et de l'excellent traitement que vous m'avez conseillé avec vos bonnes Pilules Rouges.

Je puis bien le dire maintenant; j'hésitais en lisant si souvent des guérisons dues à ces bonnes pilules et je ne croyais pas qu'il fut possible de se guérir aussi facilement d'un mal si persistant et si douloureux. Enfin, je me suis décidée et aussitôt que j'eus consulté vos médecins spécialistes et que je leur eus énoncé mon cas, j'ai parfaitement compris que si je devais jamais être guérie, c'était bien par vous.

L'effet des Pilules Rouges a été merveilleux. Quand j'ai commencé le traitement, j'étais à bout de force, absolument incapable de faire un pas. Le beau mal m'avait anéantie. J'avais employé tous les remèdes qu'on m'avaient indiqués pour me soulager, mais tout cela ne servait à rien.

Je le vois bien maintenant, c'était le sang qui était malade!

Aussitôt que j'ai pris les Pilules Rouges, la force m'est revenue; le sang s'est purifié, s'est épaissi, a gagné de la vie. Petit à petit, les douleurs se sont effacées, les tiraillements ont cessé, chaque chose a repris sa place et j'ai pu marcher, courir, travailler.

Aujourd'hui je suis rajeunie de vingt ans et je ne crains plus personne pour le travail. Je dois cela aux Pilules Rouges et je veux que tout le monde le sache, tant je suis fière.

Votre dévouée,

Mlle CLAIRE CYR.

CONSULTATIONS GRATUITES par les Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, tous les jours, excepté les dimanches, de 9 heures du matin à 6 heures du soir. Les dames malades qui ne peuvent venir voir nos médecins sont invitées à leur écrire.

Les Pilules Rouges sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Nous les envoyons aussi par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes. Toutes les lettres doivent être adressées: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 rue Saint-Denis, Montréal.

Les Tablettes

Pap=Sag

ENVOI GRATIS D'UN ECHANTILLON

Guerissent la DYSPEPSIE

Les Tablettes Pap Sag sont uniques au monde pour guérir infailliblement la Dyspepsie, les maladies de l'Estomac, Gastrite, Dilatation, Pituite, Indigestion, Enterite.

EN VENTE CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE REMEDES OU ENVOYEEES SUR RECEPTION DU PRIX.

50c une Boite \$2.50 six Boites.

Adresser: COMPAGNIE PAP-SAG MONTREAL

Savon et Onguent "BEL-PO"

Règles Hygiéniques à suivre pour prévenir et guérir les Maladies de la Peau

Les causes générales des maladies de la peau sont la faiblesse de la constitution, les scrofules, la syphilis, la mauvaise digestion, la débilité générale, la mauvaise nourriture, le manque d'air et d'exercice, la dentition chez les enfants et la délicatesse de la peau. La malpropreté en est aussi souvent une autre, et c'est pourquoi il est de la plus haute importance que les personnes veillent attentivement aux soins de leur corps, se lavent souvent, toujours avec de l'eau chaude et un savon antiseptique, comme le savon BEL-PO.

Le traitement des maladies de la peau diffère peu, malgré que ces maladies soient variées. Comme traitement local, il n'y en a pas de meilleur que l'application de l'Onguent BEL-PO, une ou deux fois par jour, sur les parties malades, après qu'elles ont été soigneusement lavées avec le savon BEL-PO.

Le savon et l'onguent BEL-PO sont vendus chez tous les marchands de remèdes.

Prix du savon et de l'onguent BEL-PO, 25c. Envoyés aussi par la malle, sur réception du prix, par la

Compagnie Chimique Franco-Américaine, 274, rue St-Denis, - Montréal.

CASSE-TÊTE CHINOIS DU

"SAMEDI" No 671

Novice en prière

Liste des concurrents:

MONTREAL

Mmes S Bayard, L Beausoleil, J Bonamie, C Dérigé, C Desrochers, N Desrosiers, A Gamache, J Groleau, A Lafontaine, W Lapière, T Laplante, S Laramée, Z Latulippe, R Meilleur, R P Parenteau, J V Payette, C Robillard, J W Robin, A Sicotte, N W Tanguay, J Touchette, Mmes R Bernard, J Blais, C Blanchet, A Brien, L Brunelle, R Chaput, A Chaput, A Charest, A Cloutier, M Côté, A Debien, A L Desaulniers, H Desparois, L Fortin, B Gagné, B Giroux, Y Guindon, P Jérôme, D Lacroix, Y Laferrière, D Lagarde, R A Larivière, A Laurin, E Lavigne, C Ledoux, L Lemay, A Martel, A Mercille, M Pelletier, A Rodrigue, R Roy, L Sicotte, E Tessier, I Thérberge, F Thomas, M A Toupin, A Villemur, MM J A Chapleau, A Dagenais, R Delcourt, M Durand, A Hammarranger, L Lefebvre, J Maranda, L Martineau, R Moquin, M Palut, A Paquette, A Rivest, A Varin, Montréal.

CANADA

M M P Marmen, Amqui; Mme P Gauthier, Bagotville, Co Chicoutimi; M E Lachance, Beauveville Est; Mme A Roy, MM P Dickner, A Olivier, Beauharnois; Mlle E Houle, Ste-Marie de Blanford, Co Nicolet; M Lord Dalgle, Caron Brook, Mad Co NB; Mme L Couture, Cobalt, Ont; Mme J L Taché, Mlle B Béchar, A Dupuis, A Blanchette, Chicoutimi; Mlle R Dalvini, M V Roux, Danville; Mlle G Cloutier, Disraéli Wolfe; Mlle D Gagnon, Emard Ville; Mme D Boisselle, Emilville; Mme J Letourneau fils, M L A Savard, Escoumains; Mme L Descoteaux, Fassette; Mlle H D'Auteuil, Fraserville; Mlle A Chabot, Granby; Mmes M A Grandmaître, A Gagnon, A Gauthier, N D'Orte, Hull; Mlle A B Rouleau, Isle Verte; Mlle V Gauthier, Lac St-Jean; Mme O Maud, Lachevrotière Station; A Boisseau, Louiseville; Mlle J Bégin, M Audet, Lévis; Mlle J Costolow, M Henly, MM D Bonneau, Limoilou; Mme J Lavoie, Longue Pointe; Mme O Ouellet, Mlle E Ruel M L P Doxtaler, Maisonneuve; Mlle A Noël, M A Levasseur, Maniwaki; M J G Siros, Marleville; M D Topping, Inst. Mastai; Mme E Levasseur, Mlle M Paradis, Y Levasseur, H Bernier 2f, Matane; Mlle B Hébert, Montmagny; Mlle M Raizenne, Oka; Mme D Nash, V Bordeleau, Mlle T Clapin, L Lafontaine, MM J Blais, L J de la Durantaye, Ottawa, Ont; Mlle C Frenette, Portneuf; M H Fortin, Rivière Famine, Beauce; Mmes C Blouin, A Belleau, P Cloutier, E Lapointe, E Parent, A Lemieux, Mlle Y Aubé, R Dionne, Ls Demers, D Giroux, L Legendre, A Langlois, E Picard, Québec; Mlle E Bégin, Rivière du Loup Station; Mme O Leblanc, Sault au Récollet; M E Fradette, Scott Junction; Mme C Boutin, Mlle B Allard, MM A Verrault, A Marchessault, Sherbrooke; Mme A Lesieur, J L Lizotte 2f, Mlle M B Buron, MM F Desrosiers, J G Lemay 2f, Sorel; M P L Valognes, South Jct, Man; M C Adams, Ste-Agathe des Monts; Mlle O Dubreuil, Ste-Anne Bellevue; M V Lavallée, Ste-Anne de la Pocatière; Mlle A Longtin, St-Constant; M C Kieffer, St-Eustache; Mlle M Melançon, St-Guillaume d'Upton, M A Laliberté, St-Isidore Dorchester; Mlle A Simard, M Chaput, St-Jean d'Iberville; M A Pageau, St-Jovite; M R A Chabot, St-Liboire; Mlle Y Leclerc, St-Michel; Mlle A Poulin, St-Odilon; Mme J E Beauchemin, St-Remi; Mlle A Therrien, St-Sylvestre; Mlle J Chartrand, St-Vincent de Paul; Mme H Z Lord, Mlle Per-

Recettes et Conseils

La crampe.—La crampe se manifeste particulièrement dans les membres inférieurs. Aussitôt que l'on est atteint de ce mal, on frictionne le membre atteint et on le remue avec violence.

Si l'on est au lit, au moment de la crise, il faut en sortir sans retard, presser le sol, et principalement le carreau, avec le talon. Les crampes cèdent souvent à l'application subite du froid.

Les personnes qui sont sujettes à ce mal feront bien de se coucher avec des chaussettes de laine et de tenir leurs jambes étendues, lors de leur premier sommeil, temps où les crampes prennent le plus souvent.

Pour restaurer les fourrures. — Faire dissoudre 80 grammes de sel dans un demi-litre d'eau et avec une éponge très fine, mouiller l'envers de la fourrure, côté cuir. Etendre la fourrure ainsi mouillée sur une planche en plaçant le poil sur le bois, tendre fortement le cuir à l'aide d'épingles ou de petits clous—la peau se détendra en tous sens d'une façon sensible.—Faire sécher dans une pièce chaude, mais ne pas approcher la fourrure du feu.

Nettoyage des éponges. — Mettez l'éponge dans une cuvette d'eau fortement acidulée de jus de citron. Laissez-la tremper quelque temps—pressez-la plusieurs fois et rincez à grande eau. Si l'éponge est très imprégnée de savon, on frotte l'éponge avec les morceaux de citron—si enfin elle est plus que "très imprégnée" de savon, il faut avant de la mettre à l'eau acidulée, la laisser tremper quelques minutes dans de l'eau où l'on aura mis dissoudre un peu de cristal de soude.

Remise à neuf du velours.— Pour remettre le velours à neuf, on recommande le procédé suivant: Mélanger 2 cuillerées à bouche d'ammoniaque liquide et deux d'eau chaude; on étend cette solution avec une brosse dure sur le velours, en frottant bien pour la faire entrer dans les poils, de manière à atteindre toutes les taches et les moindres plis. On couvre alors un fer à repasser chaud avec un linge mouillé, et on l'applique par-dessus l'envers du velours, jusqu'à ce que la vapeur qui s'échappe relève le poil de l'étoffe et que le tout soit parfaitement sec.

reault, M H Dubé, Trois-Rivières; M L Rioux, Trois-Pistoles; Mme F Côté, Temis; M P Neveu, Valleyfield; M L Couillard, Victoriaville; Mlle M Belisle, Wotton, Co Wolfe.

ETATS-UNIS

Mlle A Raymond, Arctic, RI; Mlle C Girouard, L Hamel, Biddeford, Me; Mme U Monast, Mlle R Dubois, M E Leblanc, Central Falls, RI; Mlle A Lefrançois, Fitchburg, Mass; Mlle Margot, A Paquin, L Côté, M E Chabot, Fall River, Mass; M L Lavoie, Franklin Falls, NH; Mme D Rivest, Greenwich, Conn; Mlle G Pellerin, Hinsdale, NH; Mmes A Robert, J Légaré, MM P Vincent, E Chartier, Holyoke, Mass; Mmes H Pouliot, V Métivier, D Vincent, Lawrence, Mass; Mlle L Bossé, Lewiston, Me; Mlle L Levesque, Lisbon, Me; Mmes H Lemire, G Crevier, Mlle A Guibault, L Caron, MM C O Paulhus, G E Blanchette, F A Beauchesne, Lowell, Mass; Mmes L Lemieux, I H Barnes, Mlle A Dubois, M Chainey, E Sévigny, C De-

Conservation du caoutchouc.— Le caoutchouc, par sa composition chimique et la vulcanisation nécessaire à ses propriétés physiques, est une matière qui craint essentiellement le contact de corps gras, des acides violents et de la chaleur; les rayons du soleil et la lumière trop vive exercent aussi à sa surface une action nuisible.

On se trouvera donc bien de le conserver dans un local frais, plutôt humide, un cuveau, un arrière-magasin, un placard; cette précaution est d'autant plus nécessaire que l'objet est plus mince, exemple: une chaussure caoutchouc, bateau, etc., etc. Tel objet qui, exposé directement au soleil, sera détérioré en quelques jours, conservera toutes ses propriétés si on le soustrait à la lumière.

Les pièces placées en vitrine seront donc rapidement craquelées, fendillées et même durcies.

Eviter les courants d'air, le soleil et la lumière, également l'humidité profonde qui pourrait les toiles.

Pastilles odorantes. — Convenant parfaitement pour chasser la mauvaise odeur d'un appartement et détruire les insectes, mouches, moustiques, punaises, etc. Composées de la façon suivante: Benjoin, 60 grammes, baume de tolu 8 grammes, laudanum, 4 grammes, santal citron, 15 grammes, charbon de papier 150 grammes. Prendre une quantité suffisante de mucilage de gomme adragante pour former une pâte avec ces éléments. En faire des petits coins qu'on laisse sécher à la température de l'appartement. Les allumer par le sommet.

Procédé pour débarrasser les chiens de leurs puces.—Bons chiens! Comment vous débarrasser de vos puces qui font votre désespoir et le nôtre? C'est la chose la plus simple, du moins à l'époque où l'on cueille l'humble et la charmante pâquerette des prés. Il suffit de mêler à la paille qui garnit la niche du chien une poignée de ces fleurs: c'est la déroutée des puces.

Nettoyage des bouchons ayant servi.— Pour nettoyer les bouchons ayant déjà servi, mais dans le for intérieur desquels le tire-bouchon n'a pas pratiqué une irrémédiable blessure (aeternum sub pectore vul-

lisle, B Delisle, E Barbeau, MM A Paquin, J L Duval, E Ducharme, Manchester, NH; MM W Pelletier, P Cotnoir, Manville, RI; Mme F Rines, Methuen, Mass; M G Bellavance, Nashua, NH; MM J G Fortin, A Chabot, New Auburn, Me; Mme H Brouillette, M G Charon, New Bedford, Mass; Mme L V Labarre, C Muro, Mlle I Lamare, MM F A Puyau, O Jacob, Nouvelle Orléans, La; Mlle E Labossière, M R Beausoleil, Putnam, Conn; Mme M Lachance, Mlle I Bercier, Salem, Mass; M F Gamache, Salmon Falls, NH; Mme O St-Pierre, MM F N Jean, W Turgeon, Somersworth, NH; Mlle B Nuckle, Southbridge, Mass; Mme R Masse, MM P Tetreault, E Blais, Woonsocket, RI.

Gagnants

Mlle Jeanne Blais, Eva Martel, Montréal; Mlle Wil Raizenne, Oka; Mlle Yvonne Leclerc, St-Michel de Bellechasse; Armand Chabot, Auburn, Me; Eva B Labossière, Putnam, Conn.

nus), mettez-les dans un baquet d'eau contenant un dixième d'acide sulfurique; laissez-les vingt-quatre heures; ils seront nettoyés, propres, sans aucune odeur de moisissure.

Lavez-les à l'eau bouillante, puis à l'eau froide, et vous pourrez vous en servir pour les bouchages de bouteilles de vin ordinaire, de bière, etc. C'est d'ailleurs une mauvaise économie d'acheter des bouchons à bon marché, durs, poreux: ils contiennent une poussière qui se mêle au vin, le rend trouble et peut lui communiquer un mauvais goût.

Ils se brisent plus souvent et ne peuvent servir qu'une fois. Leur emploi devient plus coûteux que celui des bons bouchons par suite du mauvais goût qu'ils donnent au liquide et de leur courte durée.

Eclairage.—En hiver, la moitié de la vie a besoin de lumière factice. Heureux les ménages qui ont des lampes qui ne fument pas, et dont la lumière claire et gaie rend les soirées moins tristes. Un petit secret connu des bonnes ménagères, consiste à tremper avant de s'en servir, les mèches de lampe dans du vinaigre. On laisse bien sécher avant de les mettre dans l'huile, le pétrole, et même l'esprit de vin. Cette préparation rend la lumière plus brillante, sans augmentation de combustible.

Beignets d'oranges. — Pelez des oranges et, après en avoir enlevé l'écorce, enlevez, à l'aide d'un petit couteau, les pellicules blanches qui adhèrent au fruit, car elles sont amères. Parez les deux bouts du fruit en les taillant légèrement à plat, puis coupez chaque orange en travers, en quatre rouelles, dont vous retirez les pépins. Mettez les parties d'orange dans un bol, saupoudrez-les de sucre pilé et arrosez avec du rhum. Laissez pendant vingt minutes. Préparez une pâte à frire, ajoutez du zeste d'orange, quelques gouttes de rhum et le jus relâché par les rouelles d'oranges. Fouettez ensuite les blancs d'oeufs et incorporez dans la pâte. Chauffez la friture, de préférence de l'huile d'olive ou de la graisse de boeuf pure. Epongez bien les rouelles d'oranges sur une serviette, trempez-les dans la pâte et mettez dans la friture bien chaude. Retirez quand ils ont une belle couleur, saupoudrez de sucre vanillé et dressez en couronne sur un plat.

Omelette en Manchon.—Battez les oeufs comme d'habitude, mettez peu de sel, pas de poivre et un peu de sucre en poudre; versez dans une petite poêle bien beurrée un peu d'oeufs, et lorsqu'ils commenceront à être pris, mettez un peu de confiture au milieu, laissez achever la cuisson, puis roulez-les vivement en leur donnant la forme d'un manchon; il en faudra au moins 8 pour quatre personnes, soit 6 oeufs, 60 grammes de beurre fin, etc. C'est un bon petit dessert, offrez des gaufrettes en même temps et du sucre vanillé pour les amateurs.

Gâteau à la Minute.— Travaillez dans une terrine, pendant cinq ou dix minutes, 60 grammes de sucre en poudre avec un oeuf entier. Ajoutez ensuite 60 grammes de farine et même quantité de beurre fondu. Parfumez avec de l'essence de citron ou encore avec du rhum. Versez le tout dans une tourtière à rebords beurrés. Faites cuire à four modéré. Dès que la pointe d'un couteau, enfoncée dans le gâteau, ressort sèche c'est qu'il est cuit.

Crème de riz.—Faites bouillir trois quarts de pinte de bouillon blanc de veau; retirez sur le côté du feu; mêlez-lui quatre cuillerées de farine de riz délayée à l'eau froide. Laissez cuire vingt-cinq minutes sur le côté du feu; assaisonnez et ajoutez une pincée de sucre.

PETITES ANNONCES DU "SAMEDI"

I. Annonces privées: (n'ayant aucun caractère commercial): 10 cents et un coupon pour 20 mots ou moins, par insertion; 20 cents et un coupon pour 31 à 60 mots, etc.

II. Annonces commerciales: 20 cents et un coupon pour 30 mots ou moins, par insertion; 40 cents et un coupon par 31 à 60 mots, etc.

Nota: Si vous n'envoyez pas de coupon le tarif est de 2 cents par mot pour Annonces Privées et de 4 cents par mot pour Annonces Commerciales.

Nous nous réservons le droit de refuser l'insertion de toute annonce, et dans pareil cas nous retournerons l'argent, en faisant connaître la raison du refus. Nous ne pouvons promettre l'insertion qu'à leur tour de rôle.

COUPON DES PETITES ANNONCES

Accompagné de la somme de 10c ou plus, suivant le cas, ce Coupon donne droit à l'insertion d'une petite annonce dans le SAMEDI. (Voir conditions.) Ce coupon est valable jusqu'au

19 Mars.

BRUNETTE très gaie, aux yeux bleus, 18 ans, avec un coeur amoureux, désire correspondre avec messieurs du monde entier. But: Le plus aimable le saura. Ad: I. L., Boîte No 1, Lefavres, Ontario.

CANADIENNE de 22 ans, correspondrait avec de gentils messieurs, ayant pour but de conquérir leur coeur! Ad: Mlle Chantecler, Boîte F., St-Constant, P. Q.

DEUX JEUNES Français désirent correspondre avec deux jeunes filles, 20 à 25 ans, jolies et affectueuses, désireuses de faire connaissance avec une paire d'amis. Jean Blondel, Poste restante, Montréal.

DEUX JEUNES hommes bruns, amoureux, désirent correspondre avec demoiselles du monde entier. Répondront à tous. But, sérieux. Ad: Emile Lavertue et Art Leclair, St-François Sales, Co Laval, P. Q.

GENTILLE demoiselle de 18 ans désire correspondre avec jeune monsieur du monde entier, français ou anglais. Réponse assurée. Fantaisie ou vue. Miss Eva Smow, Farmington, Me.

HELLO? Gentils Messieurs, vous plairait-il de correspondre avec la "Québécoise aux noirs". N'ayez pas peur, je ne suis pas difficile à plaire. Ad: Mlle Rose Dorée, 66 rue Demers, Québec.

HELLO! Gentils messieurs, vous plairait-il de faire connaissance avec brunette de 21 ans? But? le plus gentil le saura. Fantaisie ou série. Rép. assurée. Ad: La Charmeuse, 264 Albert, Ottawa.

HELLO! Messieurs, vous plairait-il d'échanger cartes postales fantaisies avec la petite "Rimouskoise" aux jolies yeux bleus? Si oui, adressez-vous bien vite à Mlle Blanche de Vallières, Boîte 134, Rimouski, P. Q.

JEUNE FILLE blonde, de 18 printemps, amoureuse, désire échanger cartes postales avec messieurs du monde entier. Fantaisie préférée. But: faire connaissance. Ad: Rose d'Avril, 299 Joliette, Hochelaga, Montréal.

JEUNE FILLE châtaîne, âgée de 18 ans, désire correspondre par c. p. avec jeune monsieur. But: faire des connaissances. Réponse prompte et assurée. Ad: Mlle Alma Beauchamp, 156 rue Roy Est, Montréal, P. Q.

JEUNE BRUNETTE aux yeux noirs désire correspondre avec jeune homme du monde entier. Ad: Miss M. H. Jenny Chamberland, Quai de Rimouski, Co Rimouski.

JEUNE FILLE de 19 ans, désire correspondre avec jeunes messieurs distingués de 20 ans pour échanger cartes postales sous enveloppes. Bonne réponse sera envoyée à toute bonne carte reçue. Ad: Marie Ange Lorette, 710 Clarke, quartier Laurier, Montréal.

CONCOURS DE DEVINETTES

MARS

No 2



Il y a un volatile dans cette gravure. Où est-il?

Quatre devinettes—une par semaine—paraîtront durant le mois de mars. Pour participer à ce concours on n'a qu'à découper chaque devinette et à indiquer les contours du sujet cherché. Lorsque les 4 devinettes seront parues—et pas avant—on enverra les solutions avec le coupon qui sera publié dans le numéro du 26 mars. Les coupons seront reçus jusqu'au 4 avril 1910 et il sera attribué, par tirage au sort, 10 magnifiques grandes gravures en couleurs.

N'envoyez aucune réponse avant que toute la série soit parue.

JOLIE BRUNETTE aux yeux noirs un peu amoureuse, désire correspondre avec monde entier. Correspondance anglaise ou française. Réponse assurée. Ad: Mlle Germaine, 179 Park St, Lewiston Me.

JE SUIS une jeune fille brune un peu amoureuse qui désire entrer en correspondance avec garçons blonds ou bruns du monde entier, anglais ou français. Ad: Mary Barr, Huntingdon, P. Q.

JEUNE BRUNETTE, 18 ans, musicienne, correspondrait volontiers avec messieurs du monde entier. Assure bon accueil à tous. Ad: Evéline, 90 rue St-Philippe, Montréal.

JEUNE FILLE de 21 ans désire correspondre avec monde entier. But: faire connaissance. Cartes sous enveloppes. Mlle Julia Lortie, Tétreault-Ville, près Montréal.

JEUNE FILLE brune âgée de 21 ans, désire correspondre avec des messieurs de 22 à 26 ans, dans le but de faire connaissance, échange lettres ou cartes. Gabrielle G., 630 Cartier, Montréal.

JEUNE FILLE âgée de 20 ans, désire correspondre par cartes postales avec jeunes messieurs du monde entier. Cartes sous enveloppe. Ad: Mlle Albina Frenette, Tétreault-Ville, près Montréal.

JEUNE BLONDE de 16 ans qui désire correspondre par c. p. avec jeune monsieur et jeune demoiselle du monde entier. Mlle Lucie Albert, No 44 rue Rouville, Hochelaga, Montréal.

JEUNE FILLE, 18 ans, désire échanger cartes postales avec messieurs du monde entier. Réponse assurée. Ad: Léa Foisy, Poste Restante, Montréal.

JEUNE FILLE de 18 ans désire correspondre par cartes postales avec Messieurs du monde entier. Réponse prompte et assurée. Antonia Paradis, 289 rue Cartier, Montréal.

JE VEUX ouvrir une correspondance avec ceux et celles qui seront assez aimables de m'écrire, je me ferai un plaisir et un devoir de répondre immédiatement. Par lettres seulement. Ad: Mlle M. R. Lavallée, Verchères, Co Verchères, Qué.

JEUNE HOMME brun aux yeux noirs, âgé de 23 ans, désire correspondre par cartes postales sous enveloppe avec demoiselle du monde entier. But: faire connaissance. Ad: Joseph Héту, No 23 rue Huron, Montréal, P. Q.

JEUNE BRUNETTE aux yeux noirs désire correspondre par c. postales avec monde entier. Réponse assurée à toute carte reçue. Ad: Alice et Cordelia, Napierville, Qué.

JEUNE FILLE de 22 ans désire correspondre avec jeune monsieur du monde entier. But: faire connaissance. Ad: Mlle Alma Cécile Ouellette, Boîte 205, Ville Terrebonne, P. Q.

JEUNE HOMME aux grands yeux noirs désire correspondre avec jeunes filles du monde entier. Réponse prompte et assurée. A. Laliberté, 12a Chateauguay, Pte Saint-Charles, Montréal.

JEUNE HOMME brun, âgé de 22 ans, aimait à correspondre par c. p. ou lettre avec jeune fille du monde entier. Cartes sous enveloppes, s. v. p. Ad: Ovide Côté, 1503 Notre-Dame Ouest, Montréal.

JEUNE HOMME de 21 ans, aux yeux bruns, et très amoureux, désire correspondre avec jeunes filles de 20 à 25 ans. Lettres seulement. Réponse prompte et assurée. L. H. Desbarreaux, B. P. 15, La Baie, Qué.

JEUNE HOMME de 29 ans désire correspondre avec demoiselle, 24 ans au moins, Montréalaise seulement. But: faire connaissance. Eviter correspondance inutile. L. P. Landreville, 34 Craig Ouest, Montréal.

JEUNE HOMME châtain aux yeux noirs de 23 ans, bonne position, aimait à correspondre avec jeunes filles ou veuves de 23 à 35 ans. But: mariage. Ad: Henri Lavoie, 162 Chatham, Montréal, P. Q.

JEUNE HOMME brun âgé de 18 ans, désire correspondre par cartes postales avec jeunes filles du monde entier. Répondra à toutes cartes reçues. Ad: J. L. DesRochers, Pte St-Charles, Montréal.

JEUNE GARÇON brun aux yeux noirs, désire correspondre par carte postale sous enveloppe avec demoiselles du monde entier. But: faire connaissance. Eugène Martin, 2333 rue Shaw, Montréal.

JE VOUS enseignerai un petit exercice de 10 minutes, soir et matin, qui vous donnera jeunesse, santé, beauté. Prix, \$1.00, satisfaction garantie. Mme Gendron, Box 103, Centra Falls, R. I.

JEUNE MONSIEUR de 18 printemps demande à correspondre avec jeune fille du monde entier. Carte sous enveloppe, s. v. p. Ad: M. Albert Guilmette, 977 Notre-Dame Ouest, Montréal.

HOROSCOPE

Célèbre astrologue français dévoilant le présent, le passé et l'avenir. Affaires d'amour et de mariage traitées au long. Envoyez votre date de naissance avec 6c en timbres. L: Dupuis, Boîte 58 Norton Mills, Vt.

JEUNE HOMME brun aimerait à correspondre par cartes postales avec jeunes filles. But: faire connaissance. Réponse assurée. V. E., 508 Albert, Montréal.

JEUNE HOMME châtain aux beaux yeux, âgé de 25 ans, désire correspondre par c. p., sous enveloppe, avec demoiselle. But: faire connaissance. Ad: Joseph Desève, No 224 rue Larivière, Montréal, P. Q.

JEUNE HOMME, instruit et de très belle position sociale désire correspondre avec demoiselles instruites et distinguées. Arsène Letellier, B. B. 505, Joliette, P. Q.

Mde A. de COURVILLE, Poste Restante, Montréal, vivant solitaire, aimerait se distraire au moyen de la correspondance par lettres, ou cartes postales, sous enveloppes, s. v. p. Réponse assurée.

Mlle EVA ST-PIERRE, Poste Restante, Montréal, désire correspondre, avec messieurs, par lettres ou cartes postales, sous enveloppes, s. v. p. But: badinage. Réponse assurée.

MADEMOISELLE Augustine Bray désire échanger par cartes ou lettres avec Messieurs instruits. Ad: 96, Ave Laurier, Hull, Qué.

MASTER FRANCIS, 418 Tecumseh St, Fall River, Mass, désire échanger cartes postales, vues en couleur. Echangera aussi timbres-poste, 1000 timbres d'Europe et d'Amérique pour le set complet du Canada.

SI M. H. BERTRAND, Montréal, désire recevoir réponse à ces gentilles cartes, il est prié de bien vouloir envoyer sa nouvelle adresse à Mlle Corinne, Hull, parce que toutes lettres adressées à 203 St-Paul, ne lui parviennent pas.

UNE JEUNE demoiselle de 16 ans désire correspondre avec monde entier par cartes postales. N'accepte seulement que jolies cartes de fantaisie. Ad: Mlle Philomène Tanguay, Montréal Sud, Co Chambly, P. Q.

Divers

CHIROMANCIENNE Française. Mme Léonore, élève de la célèbre Mme de Thèbes, de Paris, dit le présent, le passé et l'avenir. Heures, 1 à 9 p. m., 440 avenue Mont-Royal Est.

LIBRAIRIE Victor Grenier, 1063 Notre-Dame Ouest, Montréal, Canada.—Assortiment complet de livres, tels que: Romans, Voyages, Histoires, etc. Bell Main 6284. Catalogues envoyés sur demande. 40-2f

NOUS SOMMES la seule compagnie qui donne deux certificats avec chaque ordre de \$10.00. Demandez notre catalogue. Aiken Soap Co, 267 Aiken St, Lowell, Mass.

TERRAINS rue St-Denis, 50 x 127 à vendre ou à échanger. Belle occasion. S'adresser à M. F. Poirier, 200, Boulevard St-Laurent. 380

PALMISTE, Medium Intuitifs. Madame Carolus, parisienne, dit le passé, le présent et l'avenir d'une personne et si elle deviendra veuve ou non. Mme Carolus, cartomancienne, faisant les grands Tarots Egyptiens qui contiennent 78 cartes dans le jeu. Recevra à son salon de consultation de 9 heures du matin à 9 heures du soir, excepté le dimanche. Prix de consultation, 25c, 50c, \$1.00, 245, rue Pie IX, Maisonneuve.

BAnQ NUMÉRIQUE

Page(s) manquante(s) ou non-numérisée(s)

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 